

Discours protestant et parcours féminin dans *Delphine* (1802) de Madame de Staël

by

Christina Hörst

A thesis
presented to the University of Waterloo
in fulfillment of the
thesis requirement for the degree of
Master of Arts
in
French

Waterloo, Ontario, Canada, 2009

© Christina Hörst 2009

AUTHOR'S DECLARATION

I hereby declare that I am the sole author of this thesis. This is a true copy of the thesis, including any required final revisions, as accepted by my examiners.

I understand that my thesis may be made electronically available to the public.

RÉSUMÉ

Notre travail se consacre à une analyse sociohistorique de la représentation du protestantisme dans le roman épistolaire *Delphine* (1802). Dans ce premier roman, Madame de Staël dépeint une héroïne dont le parcours offre une réflexion sur la conduite morale en société et sur la place d'une femme éclairée dans un milieu à la fois catholique et protestant. Nous montrons comment le discours protestant, qui est porteur d'un élan libérateur, permet à Delphine (de confession catholique) d'être plus indépendante et libre d'esprit. La jeune femme se démarque en effet des autres personnages, et ce, tant par ses opinions sur la condition féminine que par sa grande ouverture d'esprit à l'endroit de la religion réformée.

Le premier chapitre porte sur le contexte sociohistorique du protestantisme au tournant des Lumières ainsi que sur la condition de la femme dans la société française à la fin du XVIII^e siècle. Ce survol historique nous permet de passer à l'analyse du parcours et des opinions de l'héroïne et de quelques personnages secondaires dans les deuxième et troisième chapitres. Le deuxième chapitre étudie la représentation romanesque de la problématique religieuse, de la pratique morale et religieuse de la jeune femme et de la notion du libre examen si chère au protestantisme. Enfin, le troisième chapitre est consacré à l'analyse de l'autonomie propre à la religion réformée, et ce, à travers les rôles non officiels de guide ou d'intermédiaire spirituel donnés par Madame de Staël à certains de ses personnages. Ainsi se dévoile l'un des traits caractéristiques du premier roman staëlien, dont le discours religieux témoigne d'une grande importance accordée à la liberté de la foi de même qu'à la participation de l'individu dans sa propre démarche spirituelle.

REMERCIEMENTS

Je souhaite adresser mes plus sincères remerciements à la directrice de cette thèse, Professeure Catherine Dubeau. En tant que professeure, Catherine Dubeau m'a initiée à la littérature du XVIII^e siècle et notamment à Madame de Staël. En tant que directrice, elle a su me guider, m'inspirer, m'encourager, et me conseiller tout en acceptant de travailler à un rythme assez hâtif. Catherine, merci infiniment de ton soutien et de ta patience.

Je remercie tous mes professeurs du Département d'Études Françaises de l'Université de Waterloo pour avoir contribué à l'enrichissement de mes connaissances et pour leurs encouragements durant les dernières années : Tara Collington, Christine McWebb, Guy Poirier et Cynthia Tremblay. Je remercie surtout François Paré pour ses conseils, pour son intérêt dans mon parcours académique et pour son amitié. Valérie Miller et Julie-Anne Desrochers m'ont beaucoup aidée à travers les procédures administratives de la thèse, et je leur en suis très reconnaissante. Je remercie aussi Fabienne Beduneau et Renan Larue pour leur aide et leurs encouragements durant ce travail.

L'espace d'une page ne suffit pas à exprimer les remerciements que je souhaite témoigner à tous ceux qui m'ont aidée dans ce travail, soit par des conseils ou par leur soutien amical. Je suis reconnaissante à mes amis et j'aimerais remercier en particulier Tara Hargrave pour son amitié et pour toutes nos conversations sur la littérature française, entre autres sujets! Finalement, je dois m'adresser à mes proches pour les remercier de leur support, de leur amour et leurs encouragements inconditionnels. D'abord à mes parents qui m'ont toujours accompagnée et encouragée dans tous mes projets. En tant que premiers éducateurs, vous m'avez inspirée et m'avez donné un modèle exceptionnel. Du fond du cœur, merci à Tim. Merci de ton encouragement, de tes bons soins (tous les dîners préparés...), de ta patience et, surtout, de ton amour.

DÉDICACE

*Faite pour attirer tous les cœurs et charmer tous les yeux,
À la fois douce et magnanime, spirituelle et raisonnable,
Polie comme si elle avait passé toute sa vie dans les cours,
Et bonne comme si elle n'avait jamais vue le monde.
Le noble feu d'une âme exalté était tempéré dans son caractère par la douce tendresse d'une femme;
Quand elle parlait, on croyait entendre la voix mélodieuse de l'amour;
Quand elle chantait, l'oiseau qui, dans le printemps, habite les bosquets de fleurs.
Son éloquence était plus douce encore que ses chants, sensible comme son cœur, et forte comme sa pensée;
Sa figure exprimait toutes les beautés de son âme,
Son âme offrait la réunion de toutes les vertus et de tous les charmes.*

Traduction de Madame de Staël d'un poème de George Lyttelton, « Monody » (II, 111).

*Je dédie cette thèse à mes
parents, à mon frère, à
ma sœur,*

À Tim...

TABLE DE MATIÈRES

Introduction.....	1
Premier chapitre: Le contexte sociohistorique.....	12
I. Le contexte sociohistorique du protestantisme au tournant des Lumières.....	12
i. Le discours social et la perspective sociohistorique	12
ii. Le contexte et le statut du protestantisme.....	13
iii. Le protestantisme révolutionnaire au tournant des Lumières.....	19
iv. Révolution, femmes et protestantisme.....	21
II. La condition de la femme et le protestantisme	26
i. La condition féminine et le mariage : l'espace privé.....	26
ii. L'ambition féminine et les femmes éclairées : l'espace public	30
iii. Les femmes protestantes.....	32
Chapitre 2 <i>Delphine</i>: le protestantisme et le thème de la morale	42
I. Introduction à la problématique religieuse dans <i>Delphine</i>	42
i. Les premières lettres et la réception du roman	43
ii. <i>Delphine</i> et les autres femmes	48
II. <i>Delphine</i> : la religion, la morale et la vertu	59
i. Les idées protestantes	59
III. L'esprit de libre examen protestant et l'introspection de <i>Delphine</i>	65
Chapitre 3 <i>Delphine</i>: guides et intermédiaires spirituels	75
I. Monsieur de Lebensie : confident de Léonce et <i>Delphine</i>	75
i. L'influence protestante de Monsieur de Lebensie.....	76
ii. Le divorce	81
II. <i>Delphine</i> : intermédiaire religieux de Madame de Vernon et de Léonce	89
i. Le protestantisme et le rôle des intermédiaires féminins.....	90
ii. <i>Delphine</i> et Madame de Vernon : l'accompagnement dans la mort.....	92
iii. <i>Delphine</i> et Léonce : les deux dénouements	95
Conclusion	105
Bibliographie des ouvrages cités.....	110

Introduction

Si Madame de Staël se fait connaître au XVIII^e, c'est tout d'abord grâce à la célébrité de ses parents. Fille de Jacques Necker, ministre des Finances sous Louis XVI, protestant et genevois, et de Suzanne Necker, pratiquante du calvinisme et hôtesse de l'un des salons les plus réputés de Paris, Germaine accède ainsi au monde politique et intellectuel et aux opinions variées d'une société cosmopolite. De plus, l'influence religieuse de ses parents contribue énormément à ses opinions et plus tard à son écriture. Ces circonstances familiales peu communes permettent à Germaine un développement intellectuel et une ouverture d'esprit privilégiés. Simone Balayé, ancienne Présidente de la Société des études staëliennes et auteure de travaux pionniers, écrit que la position de Madame de Staël en tant que fille des Necker est un « hasard qui [décida] du reste de sa vie en la jetant dans un milieu exceptionnel par la réunion de toutes ses composantes » (Balayé, *LL*, 11).

Pourquoi avoir arrêté notre choix sur l'écrivaine Germaine de Staël? D'une part, elle représente l'ambition féminine d'une femme protestante au XVIII^e siècle et « [c]'est bien une femme, qui refuse les limites assignées à son sexe et souhaite la même liberté [que les hommes]» (Badinter, 29). D'autre part, ce qui nous occupera plus spécifiquement dans le cadre de notre thèse, c'est l'héroïne du roman éponyme *Delphine* et, à travers elle, la mise en place d'un discours protestant libéral. Le parcours de ce personnage permet de représenter la mise en question des valeurs sociales et morales au début de la Révolution, l'interaction entre des personnages catholiques et protestants, entre une foi fanatique et l'engagement dans la tolérance envers les opinions religieuses et les discussions politiques. L'héroïne Delphine est représentative du conflit entre la femme éclairée et la société ainsi que des tensions entre le

discours protestant et catholique qui les entourent. L'écriture de Madame de Staël est ainsi un miroir de son milieu et de l'époque où elle écrit.

Pour comprendre cette écrivaine et ses idées, il faut tout d'abord tenir compte de sa place privilégiée dans la société en compagnie d'hommes de lettres et de politiciens. La jeune Germaine naît dans un milieu très cultivé et pieux. Sa mère lui fournit « une instruction soignée qui dépasse de loin les arts d'agrément » et l'éducation maternelle fait d'emblée une grande place à la religion (Balayé, *ÉLV*, 13). Les premières leçons de Germaine sont basées sur l'étude des langues, des sermons et sur la religion protestante de ses parents, Madame Necker étant « très attachée à la religion réformée » ce qui est évident dans l'enseignement qu'elle vise pour sa fille unique (Balayé, *LL*, 12). La religion de Jacques Necker appartient « au protestantisme genevois » et celle de Madame Necker est profondément attachée au calvinisme, son père étant le pasteur Curchod et sa mère une « Huguenote réfugiée » (Perrochon, 146). Plus tard, Germaine se familiarise avec les œuvres des maîtres Montesquieu, Rousseau et Voltaire, parmi d'autres (Gray, 7). Bien que la jeune Germaine ait accès à une éducation très riche et variée, la religion reste la composante centrale de cette instruction solide (Balayé, *LL*, 13). Non seulement les Necker viennent d'une longue lignée de pasteurs qui sont très attachés à un calvinisme « qui n'est ni puritain, ni dogmatique », mais leur séjour à Paris continue à rendre leur croyance plus libérale (Balayé, *LL*, 14). Le protestantisme des Necker, leurs croyances libérales, leurs nombreux séjours en Suisse où ils fréquentent une société cosmopolite et où le gouvernement incorpore le calvinisme et le libéralisme, tout ceci les rapproche des penseurs des Lumières (Perrochon, 147). Madame Necker a voulu assumer elle-même l'éducation de sa fille et « le devoir était pour elle une

religion [...] qui donnait à son amour maternel plus de rectitude que d'abandon' » (Balayé, *LL*, 14). Madame Necker écrit à la fille de Madame Reverdil dans une lettre concernant des ressources disponibles en Suisse et nécessaires à l'instruction religieuse de sa fille :

'Je voudrais bien, mon cher ange, qu'il te fût possible de faire parvenir jusqu'à moi ma Bible, si tu en trouves une dans mes livres, ou en cas contraire une Bible que tu m'achèterais avec un Nouveau Testament, le tout de la plus nouvelle version...je voudrais encore le catéchisme d'Osterwald, le recueil de passages, et, en un mot, les livres de piété qui peuvent m'être nécessaires pour l'instruction de ma petite qui commence à parler et à comprendre' (Madame Necker dans Kohler, 33).

De plus, Madame Necker n'a jamais trouvé « une simple femme de chambre protestante, douce, souple et bien élevée, qui [sait] lire dans la perfection et très instruite dans sa religion' » qu'elle souhaitait pour encadrer l'éducation protestante de Germaine et elle a entrepris elle-même l'éducation de sa fille (Madame Necker dans Kohler, 32). Plus tard, selon Frank Bowman, Germaine « envisage la religion non seulement comme relation entre l'homme et Dieu, mais comme [une] institution sociale » qui englobe les aspects privés et publics de la vie (Bowman, 158). On le voit, Germaine de Staël a grandi dans un environnement où la pensée des Lumières et sa religion étaient « complémentaires et même nécessaires l'une à l'autre » (Balayé, *LL*, 14). Mais, en raison de la rigidité de Madame Necker, nous pouvons remarquer que le devoir et la morale occupent une grande place dans l'enseignement de Germaine. L'instruction morale est enseignée avec une « raison inflexible » sans « souplesse et sans liberté » (Balayé, *LL*, 14). La place accordée à la religion est centrale dans la conscience de Germaine et il est évident plus tard dans son travail qu'elle considère la vie sociale et politique entourée par la religion (Balayé, *LL*, 13). Comme le décrit Henri Perrochon, « [a]près la Terreur, Mme de Staël rêve de l'instauration

d'une religion qui soit valable pour tous, pour le savant et pour l'ignorant [...] Ce sera une sorte de protestantisme dépouillé et réduit à l'essentiel, uni à la philanthropie par le déisme » (Perrochon, 148). Elle croit en un Dieu et elle croit à l'amour d'une religion consolatrice et bienfaisante avec la conscience comme « seul médiateur » (Perrochon, 148).

L'influence de la religion protestante dans la vie de Madame de Staël transparait également dans son mariage avec le baron de Staël, ambassadeur de Suède en France. Les préparatifs du mariage sont très longs, car le protestantisme est un critère déterminant pour le choix de l'époux. Le mariage avec Éric de Staël était l'une des seules avenues possibles pour concilier l'obligation d'épouser un protestant et le désir de rester en France. Mais, au niveau intellectuel et quant à ses désirs de bonheur avec Monsieur de Staël, Germaine est déçue. Sa séparation, plusieurs années après, n'a donc rien d'étonnant, ni le fait qu'elle ait des liaisons avec des hommes politiques ou instruits qui sont d'un rang élevé dans la société, comme Charles-Maurice de Talleyrand Périgord, Louis de Narbonne et Benjamin Constant. Ces liaisons sont tout à la fois des relations amoureuse et de partage intellectuel.

Le développement moral et religieux de Madame de Staël se manifestera encore dans son écriture et dans sa vie adulte. Pour elle, le protestantisme « incarne la liberté » (Balayé, *LL*, 92), ce qui implique une relation avec Dieu et sa propre conscience. Il est intéressant de noter que dans son écriture, Madame de Staël pose la question du lien entre morale et société : « la morale est-elle faite par et pour la société? » (Balayé, *LL*, 129) La liberté d'esprit et le libre examen du cœur, peuvent parfois remettre en question les conventions religieuses imposées par la société, comme le montre *Delphine*.

Parallèlement aux valeurs morales et spirituelles, la politique occupe une place

fondamentale dans le parcours de l'auteure. Dès la fin du XVIII^e siècle, on reconnaît Madame de Staël pour sa position exceptionnelle de femme parmi les grands penseurs et les politiciens. Influencée par une politique plus libérale et une religion plus tolérante, elle s'intéresse à la politique et à la notion de liberté dans la société, mais aussi, à la justice pour les femmes dominées par la position supérieure des hommes. Dans la bonne société, Madame de Staël fait preuve d'intelligence par sa participation active et publique aux grands cercles intellectuels et par son propre salon. Elle aborde tous les sujets : littérature, arts, philosophie, morale et religion (Perrochon, 147). À une époque qui restreint les femmes et limite leur participation dans la société, Madame de Staël se fait entendre et elle ose sortir du rôle secondaire qui lui est attribué en tant que femme. L'ambition de Madame de Staël est nourrie par l'idée de garantir les libertés civiles pour tout le monde même si cela provoque la colère de Bonaparte qui la condamnera à l'exil (Balayé, *LL*, 118). « Pour Napoléon, la littérature doit être, comme la religion, au service de sa puissance » et Madame de Staël refuse de se plier aux exigences du dictateur et continue d'écrire (Balayé, *LL*, 93). Ce qui importe surtout dans le travail politique de Germaine de Staël, c'est qu'elle cherche à concilier morale et présence de Dieu avec la liberté de l'individu dans une société protestante.

Cela dit, il convient de rappeler la variété de la contribution littéraire de Madame dans plusieurs genres. La réputation de femme de lettres de Madame de Staël est basée sur des essais, des romans, des pièces de théâtre, des lettres, des réflexions et des écrits de jeunesse. Nous remarquons que l'influence du cercle intellectuel auquel Madame de Staël appartient est liée à son travail littéraire. D'abord, on note l'influence de Rousseau sur l'écrivaine dans son ouvrage *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau*

(1788). Par ailleurs, plusieurs de ses écrits contiennent des jugements politiques, mais aussi des remarques sur la condition sociale et les mœurs du peuple. Elle développe ses idées philosophiques, religieuses, politiques, morales et littéraires dans *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* (1796), *De la littérature dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), *De l'Allemagne* (1810) et *Considérations sur la Révolution française* (1818, posthume). Par son écriture, nous pénétrons dans les cercles sociaux, intellectuels et politiques de l'époque entre les Lumières et le Romantisme (Solovieff, 307). La voix romanesque de Madame de Staël, selon Béatrice Didier, est représentative de « la société dans laquelle elle vit au moment où elle écrit » (Didier, « présentation », dans Staël, I, 21). Madame de Staël connaît intimement la condition sociale féminine et « la sévérité de la société pour la femme » (Didier, « présentation » dans Staël, 21). De plus, son écriture est une réflexion sur les mœurs et les événements révolutionnaires de la société française, ainsi que sur ses expériences à l'étranger dans des pays protestants comme l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre et la Suède.

Ces aspects de la biographie staëlienne sont bien connus et ont déjà été abondamment traités, notamment dans les ouvrages de Simone Balayé, Béatrice Didier, Francine du Plessix Gray, Madelyn Gutwirth et J. Christopher Herold. Dans le cadre de notre recherche, il s'agira moins de nous attarder à la vie de l'auteure que d'examiner le traitement fictionnel des personnages féminins, en particulier de l'héroïne Delphine dans le roman éponyme publié en 1802, où Madame de Staël aborde des thèmes politiques, sociaux, religieux et philosophiques.

Notre travail se consacre à une analyse de la représentation du protestantisme dans le roman épistolaire *Delphine*, dans lequel l'héroïne s'engage dans une réflexion sur la conduite morale dans la société et sur la place d'une femme éclairée dans un milieu à la fois catholique et protestant. Nous tenterons d'examiner la question du protestantisme et de l'engagement social féminin à travers le personnage de Delphine. Ce que nous considérons comme l'engagement social, c'est la participation à la société par des actes de charité, de bonté et de générosité envers les autres, l'intérêt pour la formation spirituelle des individus ainsi que la préoccupation du rôle de la femme dans une société contraignante. Delphine participe aux débats du moment et montre une tolérance particulière envers les croyances protestantes malgré le fait qu'elle soit catholique. Elle joue un rôle actif dans la société, ce qui démontre son caractère et son adhésion aux idéologies libérales.

Bien que l'influence politique et littéraire de Madame de Staël ait été étudiée très longuement, beaucoup de travail reste à faire sur la présence d'un discours protestant et l'influence religieuse dans ses romans. Déjà, les chercheurs Jean Gibelin (1954), G. E. Gwynne (1969), Henri Perrochon (1970), Simone Balayé (1991) et Linda Lang-Peralta (1991) ont abordé la question de la foi protestante de Madame de Staël et l'importance de la liberté d'expression dans le protestantisme. Ce que notre travail apportera, c'est une étude du discours protestant dans *Delphine*. Nous montrerons comment le protestantisme permet à l'héroïne d'être plus indépendante et libre d'esprit. Delphine est catholique, mais elle remet en question certaines de ses valeurs catholiques grâce à des amis protestants. Il y a une forte sympathie pour le protestantisme dans l'esprit de Delphine, ce qui se manifeste de différentes

façons. Dans le roman, le protestantisme est porteur d'un élan libérateur pour tous les individus et en particulier pour les femmes.

La question à laquelle nous essaierons de répondre la suivante : quel est l'impact du discours protestant dans *Delphine* et en particulier sur les personnages féminins? Nous tenterons de démontrer que l'ambition féminine est plus acceptée dans le milieu protestant. Cela conduit aussi à la question des femmes et de l'amour, car le statut privilégié de l'héroïne, de même que ses valeurs et mœurs religieuses, la mettent à plusieurs reprises dans une impasse où elle doit choisir entre ses sentiments et sa conscience.

L'objectif de notre recherche est d'illustrer à quel point Delphine se démarque des autres personnages par son ouverture d'esprit et ses opinions en regard de la condition féminine et du protestantisme. Plusieurs questions guideront notre lecture : quelles sont les pensées de Madame de Staël concernant le rôle et le statut des femmes dans la société pendant la période des Lumières via le personnage de Delphine? Quelle fonction occupe le protestantisme et quelles sont les influences protestantes les plus importantes dans l'œuvre *Delphine*? Quels sont les objectifs et les projets de Delphine par rapport à sa place et peut-être à son avancement dans une société idéale? Et enfin, comment Madame de Staël a-t-elle dépeint dans ses romans l'expérience féminine et l'importance de la religion dans le mouvement des Lumières en France?

Afin de répondre à ces questions, notre étude prend appui sur des approches sociohistoriques, protestantes et féministes. À cette fin, nous nous appuyerons notamment sur les ouvrages de Burdette C. Poland (*French Protestantism and the French Revolution. A Study in Church and State, Thought and Religion, 1685-1815*, 1957), Samuel Mours et

Daniel Robert (*Le protestantisme en France du XVIII^e siècle à nos jours (1685-1970)*, 1972), Madelyn Gutwirth (*Madame de Staël, Novelist. The Emergence of the Artist as Woman*, 1978), Elisabeth Badinter (*Émilie, Émilie: l'ambition féminine au XVIII^e siècle*, 1983), Marie-Claire Vallois (*Fictions féminines : Mme de Staël et les voix de la Sibylle*, 1987), Joan Wallach Scott (*Gender and the Politics of History*, 1988), Simone Balayé (*Madame de Staël. Écrire, Lutter Vivre*, 1994), Dena Goodman (*The Republic of Letters : A Cultural History of the French Enlightenment*, 1994), James E. Bradley et Dale K. Van Kley (*Religion and Politics in Enlightenment Europe*, 2001) et Carla Hesse (*The Other Enlightenment : How French Women Became Modern*, 2001). Ces textes vont nous permettre de faire une étude historique et sociologique de *Delphine*, et de mieux saisir l'impact des idéaux révolutionnaires et conservateurs sur la condition des femmes de même que sur l'acceptation du protestantisme en France à la fin du siècle des Lumières.

Le premier chapitre de cet essai sera essentiellement historique et comprendra deux sections. Dans un premier temps, nous examinerons le contexte sociohistorique du protestantisme au tournant des Lumières et nous résumerons brièvement la condition politique de la France à la fin du XVIII^e. Nous évoquerons la question de la religion protestante et de ses croyances libérales, qui se rapprochent des valeurs de la Révolution française et des Lumières. Il faudra d'abord établir cette base sociohistorique avant de passer à l'analyse du roman et de comprendre comment le roman et les personnages staéliens proposent une réflexion sur le rôle de la femme dans la société. Ensuite, la deuxième partie de ce chapitre sera consacrée à la condition et au statut de la femme protestante dans la société française du XVIII^e siècle. Nous allons analyser les contraintes exercées sur l'identité

et sur l'ambition féminines de manière à faire ressortir les attentes de la société envers la femme. C'est à ce moment que nous traiterons de l'importance de l'acte de charité et de la morale protestante en France au terme des Lumières et où nous allons souligner la double influence de Suzanne Necker, mère pieuse qui a légué à Germaine une éducation marquée par ses convictions religieuses et protestantes, et de Jacques Necker, père attentionné et auteur de *L'importance de la morale et des opinions religieuses* (1788).

À la suite de ce premier chapitre où se seront posées les bases historiques et sociologiques essentielles à l'étude du roman, les deuxième et troisième chapitres seront consacrés à l'analyse du parcours et des opinions de l'héroïne Delphine et de quelques personnages secondaires. À travers eux sera évaluée l'influence du discours et des rôles des personnages protestants dans le récit. Il est important de préciser que Delphine est catholique, mais qu'elle possède une ouverture aux valeurs protestantes et qu'elle est très tolérante envers cette foi.

Le deuxième chapitre sera divisé en trois parties distinctes, respectivement consacrées à la représentation de la problématique religieuse dans *Delphine* (et à sa réception par les lecteurs de l'époque), à la pratique morale et religieuse de l'héroïne de même qu'à la notion de libre examen si chère au culte protestant. Dans la première section, nous analyserons l'échange de lettres inaugural entre l'héroïne et sa cousine Matilde — où apparaissent les principaux désaccords relatifs à la religion —, la conséquence de l'opinion publique sur le suicide et la réception de l'ouvrage en ce qui concerne la représentation du protestantisme et les critiques de la société française. Nous examinerons enfin l'importance de l'influence des autres femmes qui entourent Delphine et qui représentent une large gamme d'opinions

concernant la religion. Dans la deuxième partie de ce chapitre, nous nous concentrerons sur la religion, la morale et la vertu de Delphine et nous porterons notre attention sur son ouverture aux idées protestantes. Puis nous analyserons les critiques du catholicisme formulées par l'héroïne. Enfin, la dernière partie de ce chapitre traitera du libre examen protestant et du travail d'introspection de Delphine. C'est ici que nous allons préciser l'ouverture de Delphine envers l'introspection et la réflexion spirituelle qui reflètent les valeurs protestantes.

Le troisième et dernier chapitre de notre thèse portera sur l'analyse des guides et des intermédiaires spirituels dans *Delphine*. Ce chapitre sera divisé en deux parties. D'abord, nous traiterons le personnage de Monsieur de Lebensei qui, pour Madame de Staël, joue un rôle de porte-parole des croyances protestantes et des opinions libérales qui soutiennent le mouvement des Lumières et de la Révolution. Ce personnage a une grande influence sur Delphine et l'homme qu'elle aime, Léonce, car c'est lui qui est le confident de ces deux personnages. Enfin, nous analyserons le rôle du divorce abordé par Henri de Lebensei et la position du protestantisme sur le divorce. Puis, la deuxième section traitera le rôle de Delphine comme intermédiaire féminine. En effet, Delphine joue le rôle de *nouveau prêtre*, de confidente et d'accompagnatrice spirituelle et elle a même un rôle crucial dans la conversion de Madame de Vernon. Finalement, Delphine sert de guide spirituel à Léonce dans les deux conclusions du roman que Madame de Staël a écrites. Nous verrons qu'en dépit de leurs différences, ces deux conclusions se terminent de manière tragique pour l'héroïne. Elles témoignent ainsi de la pérennité des obstacles opposés à la tolérance et aux forces du progrès mises en scène dans le roman.

Premier chapitre: Le contexte sociohistorique

I. Le contexte sociohistorique du protestantisme au tournant des Lumières

i. Le discours social et la perspective sociohistorique

Comme Béatrice Didier le constate dans la présentation de *Delphine*, Madame de Staël met en scène une société qu'elle connaît intimement. L'écriture de ce premier roman reflète un travail rétrospectif qui permet à l'auteure de fournir un aperçu fascinant des années précédentes et d'offrir une perspective élargie où elle peut mieux cibler les réalités politiques, sociales et religieuses des premières années révolutionnaires : elle écrit *Delphine* en 1802, mais le roman se situe en réalité entre 1790 et 1792. Madame de Staël joue ainsi un rôle de « précurseur, d'initiateur ou de révélateur du romantisme » et elle est en même temps « l'héritière [...] la plus fidèle de l'esprit des 'lumières' » (Mortier, 129). Ce double statut nous invite, dans le cadre du présent chapitre, à considérer plus en détail le contexte sociohistorique à partir duquel Germaine de Staël réfléchit sur la condition des femmes et du protestantisme en France au tournant des Lumières et du Romantisme.

Tout aperçu sociohistorique doit englober des éléments politiques, sociaux et religieux. Dans son ouvrage *1889. Un état du discours social*, Marc Angenot définit le discours social de la façon suivante : « tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société » (Angenot, 13). Pour pouvoir parler de ce qui se dit ou s'écrit dans un contexte sociohistorique spécifique, il faut aborder plusieurs discours concurrents « qui se tiennent comme des faits sociaux et dès lors des faits historiques » (Angenot, 15). Il faut considérer l'ensemble de discours qui forme le discours social et noue avec la politique, les mœurs, les codes et les écrits d'une société afin de saisir dans notre étude la signification des

manifestations sociales du protestantisme dans le cadre du roman staëlien. Angenot aborde aussi la notion de l'art social où il soutient que l'art moderne de la littérature doit être « social » (Angenot, 1977). Nous remarquons déjà cette tendance chez Madame de Staël. De plus, Angenot souligne le mandat « réaliste » de la littérature pour les romanciers qui comprend l'idée suivante : « 'le roman moderne doit peindre la vérité vraie' » et il montre qu'il s'agit d'une écriture qui cherche à représenter un « idéal documentaire » dans la littérature à la fin de la période romantique. Nous s'inspirons de l'approche d'Angenot et l'utilité de cette méthode du discours social pour l'étude de *Delphine*. Ce qui se rapproche le discours social de l'époque d'Angenot qui annonce le Romantisme social de la fin du XIX^e siècle au travail de Madame de Staël c'est l'usage du discours social qui existe déjà dans le travail littéraire de Madame de Staël. Nous constatons que Madame de Staël fait cette intégration du discours social dans le discours romantique et nous tenterons de prouver cette hypothèse en étudiant le contexte sociohistorique du protestantisme au tournant des Lumières et ensuite de la condition de la femme en général, et de la femme protestante en particulier, au XVIII^e siècle.

ii. Le contexte et le statut du protestantisme

Au XVIII^e siècle, les valeurs défendues par le protestantisme (liberté, tolérance, libre examen, exercice de la raison) se rapprochent, dans une certaine mesure, de celles des Lumières. Elles se manifestent de multiples façons en Europe, où, en réponse à l'influence de la Contre-réforme, plusieurs nations tiennent à la théologie protestante. Le protestantisme insiste sur la liberté de l'esprit dans la relation spirituelle et individuelle à Dieu, liée à la seule conscience, de même que sur l'esprit de liberté du savoir, de l'intelligence et de la

connaissance individuelle. Pour bien situer l'œuvre de Madame de Staël, il faut revenir brièvement sur la théologie luthérienne qui est au centre de la Réforme et de la doctrine protestante. Martin Luther (1483-1546) voulait permettre au peuple l'accès aux Écritures sans besoin d'un prêtre ou d'un intermédiaire spirituel entre le croyant et Dieu. Selon la théologie luthérienne, « le chrétien est libre » de suivre la doctrine de « la justification du pécheur par la seule foi [...] et par le Christ. » (Delon, 914). L'individu est alors capable d'observer sa foi par lui-même. Le christianisme protestant ne consiste pas seulement en une adhésion aux doctrines de l'Église, mais plutôt en un engagement personnel envers les croyances, qui englobe tous les aspects de la vie ainsi que la fidélité et la sincérité devant Jésus-Christ.

En 1517, Luther affiche ses « 95 thèses », appelées aussi « Thèses de Wittenberg », sur les portes de la chapelle du château de Wittenberg (Loewen, 65). Par ce geste, il conteste l'autorité du Pape et de l'Église catholique. Il soutient que le salut de l'âme est gratuit grâce au Rédempteur Jésus-Christ et que nous ne pouvons pas l'acheter par l'achat d'indulgences ni par l'intercession de l'Église. En second lieu, il veut rendre accessible la Bible et il fournit sa propre traduction du latin vers la langue vernaculaire pour que les gens puissent apprendre les enseignements par eux-mêmes et sans la direction absolue du prêtre. La Bible est selon lui la seule source légitime d'autorité religieuse. Enfin, Luther est contre le pouvoir dictatorial du Pape et des prêtres (Cameron, 100). Il recommande que les communautés chrétiennes aient le droit de choisir leur pasteur et que les pasteurs protestants aient le droit de se marier, car, selon lui, tous les chrétiens baptisés font partie des ordres (Loewen, 64). Il y a donc une

égalité entre le clergé et les laïcs devant Dieu dans le protestantisme. Le mouvement du protestantisme commence en Allemagne, mais se diffuse par la suite partout en Europe.

Théologien protestant français, Jean Calvin (1509-1564) fait partie du mouvement de la Réforme et il veut moraliser la société. Il se convertit au protestantisme et il contribue énormément au développement de la doctrine protestante et de la théologie réformée par ses écrits. Le calvinisme, que les Necker pratiquaient, devient dès le XVI^e siècle « une alliance peu contraignante et libre d'Églises, d'Universités, d'Académies et d'autres ressources intellectuelles, politiques et spirituelles, repérables en France [...] » (Roussel, 198). Dès le départ, le calvinisme met l'accent sur la liberté, sur la responsabilité et sur la conscience de l'individu : « la foi chrétienne authentique n'était pas une croyance religieuse ; elle saisissait l'être tout entier, commandant son comportement individuel et social. Elle impliquait de ce fait une morale et, inversement, la morale ne pouvait se développer chez l'homme sans la foi » (Crété, 83).

Crété souligne les trois domaines, « privé, communautaire et politique », où s'exerce la morale calviniste (Crété, 83). Le calvinisme est non seulement une religion, mais une façon de vivre et une façon de négocier les facettes privées et publiques de la société. La loi de Dieu devient plus importante que la loi d'un État. Un élément essentiel du calvinisme est la justification par la foi sans l'influence extérieure des actions de pénitence ou du pardon du prêtre qui permet aux pratiquants d'être enfin libres du dogme autoritaire.

Soulignons aussi que le calvinisme représente des côtés contraignants par sa réputation d'austérité, sa rigidité au sujet des modes de vie et sa recherche de la rigueur morale. Robert Kingdom décrit cette rigueur morale de la façon suivante :

Calvinism is often thought to be an important source of that drive of moral austerity or asceticism that is commonly labeled 'puritanism'. Some think this is bad, and blame Calvinism for introducing into modern society a repressiveness that has killed joy and led to many serious problems. Others think this is good, and praise Calvinism for introducing into modern society a measure of discipline that has made it both more cohesive and more productive (Kingdom, 91).

Le calvinisme implique le retrait de la vie mondaine, des grandes fêtes, de la danse et des bals. Le culte calviniste reflète la simplicité dans les églises et dans les rites. De cette façon, le calvinisme impose des limites aux fidèles et nous semble assez contraignant quant à la vie sociale, conduisant à un manque de liberté et à un désir trop ardent de simplifier la vie. Il faut souligner que le protestantisme représente à la fois un mouvement plus libéral pour certains et, pour d'autres, une religion contraignante, monotone et rigide dans ses principes. Prenons l'exemple des milices calvinistes qui détruisent des milliers d'œuvres d'art aux XVI^e et XVII^e siècles. Le désir de simplicité se manifeste dans les services protestants par l'absence de prières traditionnelles en latin, de sacrements dits superstitieux du catholicisme et parfois par l'absence de musique ou de chants, sauf des hymnes très simples (Kingdom, 92).

D'autres obligations liées au calvinisme consistent à adhérer fidèlement à la Bible, au mode de vie qui rejette les luxes superflus et les excès de toutes sortes au profit d'une quête d'ascétisme. Ces obligations ont comme but de conduire le fidèle à la perfection spirituelle et à une libération de l'esprit. La théologie calviniste met en valeur plus que d'autres religions chrétiennes l'importance des valeurs de la vie morale. La discipline rigide de la morale est très présente dans les convictions calvinistes de Madame Necker.

Rappelons que Madame de Staël critique, dans sa correspondance et ses fictions, la rigidité et l'austérité notoires de sa mère, et qu'elle présente dans ses œuvres un protestantisme plus tolérant et plus humaniste.¹ C'est pourquoi cette étude s'attardera aux aspects plus libéraux du protestantisme, qui mettent en valeur l'individu et l'importance du libre examen.

Des communautés protestantes existent en France depuis la Réforme, elles connaissent des périodes de tolérance et de répression en raison de la fidélité du pays et du pouvoir au catholicisme. L'Édit de Nantes (le 13 avril 1598), promulgué par Henri IV, limite leur expansion, mais l'édit leur accorde quand même « des libertés de culte », après avoir vécu une longue période de guerres de religion et de persécution :

Les Huguenots doivent accepter l'Édit de Nantes (13 avril 1598) qui verrouille leur expansion tout en leur accordant des libertés de culte; des places de sûreté, l'admission aux emplois d'État, des écoles subventionnées et la reconnaissance de leurs assemblées politiques et religieuses sous le contrôle du roi (Janton, 15).

Mais, l'intolérance de Louis XIV pour les protestants et la Révocation de l'Édit de Nantes en 1685 renverse cette coexistence pacifique et entraîne la persécution de nombreux réformés qui refusent l'exode ou la conversion au catholicisme (Bizeul, 32). En outre, en mai 1724 une déclaration royale de dix-huit articles du premier ministre le duc de Bourbon proclame la « défense de faire aucun exercice de la religion autre que de la religion catholique et de s'assembler pour cet effet en aucun lieu... à peine, contre les hommes, des galères... et, contre les femmes, d'être rasées et enfermées pour toujours... » (Mours, 100). Non

¹ Cette remarque ne s'applique pas à *Corinne ou l'Italie* (1807) où le protestantisme apparaît dans son extrême sévérité, et souffre d'une représentation défavorable à travers les personnages anglais, notamment l'amant (Oswald) et la belle-mère (lady Edgermond) de Corinne. (Madame de Staël. *Corinne ou l'Italie*. Éd. Simone Balayé. Paris : Éditions Gallimard 1985.)

seulement le protestantisme est interdit, mais les protestants sont obligés d'assister à la messe catholique; les conséquences du refus sont la déportation, l'emprisonnement et même la condamnation à la mort (Delon, 917). Malgré cette menace, et bien qu'un grand nombre de protestants se réfugient dans les pays réformés, le protestantisme continue à se développer en France et les petites communautés au centre et au nord du pays ne cessent de se rassembler. La résistance passive des protestants commence à rétablir des lieux de culte, ce qui mène à une tolérance accrue et les pratiquants passent inaperçus à cause de la difficulté posée aux autorités de surveiller et de contrôler les actions privées et les pratiques religieuses de chacun. La traduction de la Bible latine en français permet à plusieurs familles de vivre en lisant la Bible pour eux-mêmes par leur volonté individuelle sans besoin de prêtre comme interprète. Cela contribue à la liberté de pratiquer leur religion dans l'espace privé de leur maison, et encourage la survie du protestantisme en France à une époque où il se trouve menacé par la société et par le Royaume.

Il convient pourtant d'insister sur le grand nombre de protestants exécutés ou emprisonnés à cause de leur identité active de réformés. Louis XVI signe l'Édit de Tolérance en 1787, ce qui permet aux protestants « de faire valider tous les actes d'état-civil accomplis dans la clandestinité et leur ouvre l'accès à toutes les charges » (Janton, 22). Mais, l'Édit de Tolérance semble plus tolérant qu'il l'était, car les protestants ne sont en réalité que « tolérés » (Delon, 917). Le gouvernement ne reconnaît aucun statut au protestantisme. En effet, dans l'Édit de Versailles nous trouvons dans la première déclaration :

la religion catholique, apostolique et romaine, continuera à
jouir seule, dans notre royaume, du culte public, et la
naissance, le mariage et la mort de ceux de nos sujets qui la

professent, ne pourront, dans aucun cas, être constatés que suivant les titres et usages de ladite religion autorisée par nos ordonnances. (Édit de Versailles, I)

L'Édit de Tolérance tente toujours de protéger et de maintenir une France catholique et ce n'est qu'à la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (1789)* que l'État reconnaîtra enfin la liberté de religion et de culte et l'identité protestante (Janton, 22). Mais, l'Édit de Tolérance est quand même une étape nécessaire pour mettre fin aux persécutions. Un peu plus tard, la Constitution de 1791 déclare que tous les citoyens sont libres « d'exercer le culte religieux auquel [ils sont] attaché[s] » et la religion devient une affaire privée (Mours, 192). La Révolution et la Constitution de 1791 apportent des changements nécessaires à la liberté de l'individu et ce mouvement politique apporte des changements pour tout le monde, y compris les femmes. Nous notons surtout un changement des mentalités face à la place de la femme dans la société qui commence à se manifester dans le cercle des philosophes et se présente dans le protestantisme. Il faut maintenant passer à l'analyse du protestantisme révolutionnaire.

iii. Le protestantisme révolutionnaire au tournant des Lumières

Ce n'est pas étonnant que l'esprit et les principes du protestantisme représentent la recherche de l'égalité, de la justice et du savoir, ce qui valorise l'intelligence de l'individu et les propositions des Lumières. En insistant sur la contribution de l'individu, le protestantisme lutte contre tout ce qui est dogmatique pour qu'il y ait une séparation de la religion et de l'État. Le culte réformé représente une relation personnelle avec Dieu, sans passer par un intermédiaire comme un prêtre ou le clergé. Pierre Janton avance l'importance de cette

valorisation, car « l'homme, revenu au centre de la théologie, transforme le christianisme en un moralisme soucieux d'éviter le débat dogmatique » (Janton, 23).

Dès le départ, les protestants sont heureux de faire partie de la lutte pour les droits et les libertés de la Révolution avec la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* et ils semblent, dans une certaine mesure, naturellement révolutionnaires. Pour eux, les événements de 1789 apportent des changements importants au statut de la religion protestante, mais surtout au statut des pratiquants, car la *Déclaration* stipule que « [l]es hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits [...] » (article premier) et que « [n]ul ne doit être inquiété pour ses opinions, mêmes religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi » (article 10). À la fin de la période révolutionnaire, la proclamation de la liberté des cultes permet à chacun de servir Dieu à sa manière (Mours, 199). Puis, la loi de 1802, qui est aussi appelée la loi Germinal, offre encore une fois « l'égalité des Français devant la Loi, quel que soit leur culte » et accorde « l'accessibilité des protestants à tous les emplois publics, la magistrature consulaire exceptée » (Mours, 213). L'accès aux Saintes Écritures et l'émancipation des fidèles facilitent l'apprentissage et la compréhension de la parole de Dieu. Cela se manifeste par un esprit plus libéral et par une mentalité qui est davantage à la recherche de la connaissance en mettant l'accent sur l'introspection et sur la capacité intellectuelle de l'individu. Même Madame de Staël souligne l'importance de la liberté et de l'égalité pour les protestants :

Les protestants sont amis aussi de la liberté et de l'égalité, par l'organisation même de leur culte et de ses ministres, par les luttes qu'ils ont soutenues contre les catholiques, contre les évêques anglicans, contre les doctrines du pouvoir despotique et de la hiérarchie, par les arguments qu'ils

opposent aux catholiques, tous fondés sur l'empire de la vérité et l'absurdité de la puissance des hommes sur la raison des autres hommes. (Staël, *Des circonstances actuelles*, 234)

D'après André Encrevé, les protestants vus comme « libéraux » sont ceux qui cherchent, dans une certaine mesure, à concilier la foi et l'intelligence. Ils veulent intégrer dans le christianisme « la 'philosophie des lumières', le déisme philosophique du XVIII^e siècle » (Poujol, 12). La religion protestante et le mouvement des Lumières promettent que la raison peut surpasser la superstition et l'habitude de croire aveuglément, fréquents objets de critiques contre l'Église catholique. De plus, la philosophie de l'enseignement des pasteurs met l'accent sur la nécessité de prêcher « plus la morale que la doctrine » afin d'aider les gens à devenir moraux (Mours, 197). La moralité des individus et le travail de rendre leur comportement plus vertueux devient le centre d'intérêt pour les pasteurs protestants et ils se focalisent moins sur l'importance des règles de l'Église et de l'interprétation des faits bibliques.

Afin d'analyser le contexte sociohistorique des protestants au tournant des Lumières et d'identifier les mouvements politiques durant cette période, nous attarderons maintenant à la condition de la femme et au statut de la femme dans le protestantisme.

iv. Révolution, femmes et protestantisme

Le XVIII^e siècle est d'abord connu pour la Révolution française et cette période cruciale continue de définir les événements politiques qui la précèdent et qui la suivent. L'ancienne société mondaine du XVII^e siècle, qui était relativement apolitique, se transforme au siècle suivant en une société de politesse et de sociabilité, où se multiplient les salons tenus par des

femmes.² Ces transformations sont entourées d'un esprit politique et révolutionnaire qui remet en question le cadre social et religieux et s'affirme à travers la pensée éclairée par l'esprit des Lumières (Goodman, 14). D'ailleurs, le XVIII^e siècle est marqué par le projet de l'*Encyclopédie*, qui promeut l'importance de la connaissance et de la contribution intellectuelle au sein de la société. Ce sont les philosophes qui contribuent « au changement idéologique en révélant la commune identité de l'homme et de la femme » (Badinter, 30). Par exemple, Voltaire est d'avis que « les femmes peuvent prétendre briller dans tous les domaines traditionnellement réservés aux hommes » et il respecte leur liberté (Badinter, 258). La République des lettres et le projet des Lumières contestent la monarchie absolue de Louis XVI et créent un espace public pour les débats et la diffusion des idées. Bien que ce mouvement philosophique remette également les dogmes religieux en question et que plusieurs philosophes se disent athées, le projet des Lumières crée sans le vouloir un espace favorable aux valeurs des protestants. L'Église protestante défendait le principe d'une liberté publique pour la circulation des idées et pour le développement personnel de l'esprit et de l'âme, ce que reflète le projet des Lumières — du moins en ce qui concerne l'esprit. Tout comme les Lumières françaises, qui se distinguent par un esprit anticlérical, les protestants s'opposent à l'influence politique de l'État dans la religion et l'ingérence du clergé dans les domaines d'intérêt public. Comme nous allons le voir, le protestantisme conteste l'autorité d'un État tyrannique et le dogme absolu de l'Église catholique.

² Ce type de sociabilité fait son apparition en France dès le XVII^e siècle, avec les salons de Madame de Rambouillet et de Mademoiselle de Scudéry.

La fin des Lumières est marquée par l'esprit de la Révolution et l'intérêt général pour la liberté et la notion de la justice dans la société française du XVIII^e siècle. Mais, cet esprit de liberté ne sera finalement pas si favorable à la femme. Béatrice Didier caractérise les rapports hommes-femmes dans le contexte révolutionnaire de la façon suivante : « La Révolution, égalitaire dans ses principes, semble avoir voulu au contraire accentuer entre l'homme et la femme la différence, et une différence qui entraîne la soumission de l'une envers l'autre » (Didier, *Écrire la Révolution*, 276). Les débats durant cette période tournent autour de la question des droits de l'homme avec la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* en août 1789 visent d'abord à définir la place de la femme dans l'espace privé de « la famille, avant de s'intéresser à leur place dans l'espace public » et à leurs droits (Racine, 18). Quant à la place de la femme avant la Révolution, plusieurs chercheurs, comme Madelyn Gutwirth et Carla Hesse, avancent la théorie selon laquelle les femmes se sont vues accorder plus de liberté et des rôles plus importants dans la société hiérarchique de l'Ancien Régime (Gutwirth, *Novelist*, 4). Hesse écrit : « [The] Old Regime ideologies included women in public life and revolutionary ones did the opposite. » (Hesse, *Enlightenment*, 32). Les droits et les libertés de la femme étaient négligés à une époque où toutes sortes de libertés politiques étaient recherchées (Gutwirth, *Novelist*, 21). Cette omission jouera en faveur des communautés protestantes.

En effet, comme nous le verrons, le protestantisme au XVIII^e siècle met en valeur l'importance de la femme dans la société, ce que la société catholique ne fait pas. Créte, dans *Le protestantisme et les femmes aux origines de l'émancipation*, parle de la condition féminine protestante et de la façon dont la Réforme calviniste met les femmes au cœur du

foyer familial et valorise la contribution féminine. Selon elle, Calvin considère alors la femme comme coresponsable de la vie conjugale et lui fait jouer un rôle actif dans l'organisation sociale (Crété, 7). Elle représente un modèle de piété, de vertu, de courage et de sacrifice de soi-même et témoigne ainsi de la moralité publique et de la pureté spirituelle. Calvin met la femme en valeur, car il « [redoute] la tyrannie chez l'homme » et avance l'idée que « Dieu a créé l'homme : 'mâle et femelle' » (Crété, 74). L'homme et la femme dans les rôles de père et de mère jouent également une influence dans l'éducation morale et religieuse de leurs enfants et ils sont aussi des « dépositaires de l'autorité de Dieu » (Crété, 74). Si nous revenons à Luther, il donne à la femme une identité valorisée par la Bible : « elle [est] la Femme, la Mère, la Vie. Par le mariage, elle [est] aussi don de Dieu à l'homme » (Crété, 41). À la suite de la Révolution, Élisabeth Badinter présente le XVIII^e siècle comme la période qui est la plus favorable à l'ambition féminine et elle soutient l'opinion de Fauchery en citant le passage suivant :

il en résulte nécessairement, avec une réappréciation du rôle social de la femme, une attention plus grande à ce sexe, et la mise en question des stéréotypes dont la littérature s'était jusqu'à présent contentée à son sujet. (Fauchery, 9)

L'image de la femme a certainement changé dans la société et dans la littérature, mais il est important de constater que la sphère politique et la sphère administrative sont toujours dominées par les hommes et qu'il y a une séparation de la vie publique des hommes et de la vie privée des femmes. Nous verrons plus tard que les femmes trouvent leur voix de même que leur pouvoir culturel et politique par la culture littéraire (Hesse, 30). Pour sa part, Madame de Staël commente dans ses *Lettres sur les Écrits et le caractère de J.J. Rousseau*

(1788) la participation et la valeur des femmes. Elle considère notamment le pouvoir cédé aux femmes par Rousseau, qui veut limiter leur contribution intellectuelle dans la société :

Quoique Rousseau ait tâché d'empêcher les femmes de se mêler des affaires publiques, de jouer un rôle éclatant, qu'il a su leur plaire en parlant d'elles! Ah! s'il a voulu les priver de quelques droits, étrangers à leur sort, comme il leur a rendu tous ceux qui leur appartiennent à jamais! S'il a voulu diminuer leur influence sur les délibérations des hommes, comme il a consacré l'empire qu'elles ont sur leur bonheur! (Staël, « Lettres », première lettre, 20-21)

Cette citation montre par ailleurs toute l'ambivalence de Mme de Staël face à son précurseur : elle est à la fois critique et admirative de son oeuvre.

À la fin du XVIII^e siècle, la condition des femmes demeure problématique, en particulier en ce qui concerne le domaine public : on leur refuse le vote, elles sont exclues de la mobilisation politique durant la Terreur et, avec la dissémination du *Code civil* en 1804, elles sont légalement subordonnées à la volonté de leur mari (Hesse, 31). Selon *L'histoire des femmes en occident*, l'un des buts du *Code civil* est de légiférer l'idée d'une « dépendance féminine supposant et justifiant son infériorité » (Fraisie, 23). Même le droit de nationalité était déterminé par l'homme, et la nationalité légale de la femme se fondait sur celle du mari ou du père (Hesse, 35). Cependant, bien avant la parution du *Code civil* napoléonien, la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* proclame par son article 11 : « La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme : tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre des abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi » (*Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* (1789), article 11). Cette ouverture extraordinaire, quoique brève, alliée aux principes du

protestantisme, a permis aux femmes de se faire un chemin malgré toutes les hésitations et les ambivalences.

II. La condition de la femme et le protestantisme

i. La condition féminine et le mariage : l'espace privé

Lorsqu'on parle de la distribution des rôles dans la société et de la différenciation entre les rôles des hommes et des femmes, il faut souligner aussi les différences entre les classes sociales. Dans le contexte des romans de Madame de Staël, et pour ce travail, il s'agira d'étudier les femmes de la bourgeoisie et non les nobles ou les femmes du peuple. Les femmes de la bourgeoisie figurent dans le roman *Delphine* et les difficultés rencontrées par les héroïnes correspondent à cette classe et à ce milieu social. Elles fréquentent les bals et les grandes fêtes, elles font la tournée des salons et des demeures où elles sont attendues pour les visites de convenance. Nous voyons d'ailleurs que Delphine garde une correspondance régulière avec les autres femmes et qu'elle leur rend visite et les reçoit chez elle. Delphine joue le rôle d'une femme mondaine et elle participe à la vie sociale des femmes. Elle démontre une politesse dans les relations et elle subit aussi les jugements des autres femmes et l'importance de protéger sa propre réputation. D'autre part, il y a un recul de la part de Delphine du centre de la société ; elle trouve la protection au couvent de Madame de Ternan en Suisse. Et puis, Delphine est en contact avec deux religieuses, sa belle-sœur Mademoiselle d'Albémar et son amie Thérèse d'Ervin qui choisit de prononcer les vœux et de vivre en recluse au couvent de Sainte-Marie à Chaillot. Delphine représente la condition de la femme supérieure qui appartient à la bourgeoisie parisienne.

Dans une société hiérarchisée, les femmes sont confinées à un rôle traditionnel au cœur du foyer familial avec l'obligation de se marier, d'être chastes, d'avoir des enfants et de se consacrer à leur éducation (Badinter, 105). À la fin du XVIII^e siècle, moins de dix pour cent de la population féminine est célibataire (Hufton, 39). Par ailleurs, le mariage est nécessaire pour assurer la position sociale et financière des femmes et pour trouver une union où ni la femme ni la famille ne sont déshonorées (Hufton, 39). La vocation maternelle est le premier devoir de la femme qui joue une fonction d'agent moral dans l'instruction des enfants. De plus, cette éducation « devient la seule ambition légitime de toutes les mères des siècles suivants » (Badinter, 209). La maternité, et en particulier le rôle d'éducatrice maternelle, donne aux femmes un rôle bien déterminé par la société, mais dans de nombreux cas la préoccupation pédagogique leur procure paradoxalement une certaine indépendance, car elles peuvent définir les matières et la méthodologie de l'enseignement. Dans le cadre protestant, en particulier, la maternité et l'éducation maternelles sont vues comme « un commandement divin » (Crété, 46). Sonja Boon note la contribution de la femme dans le domaine de l'éducation, mais elle insiste sur l'importance de la méthodologie de l'enseignement de la foi protestante, qui donne plus de reconnaissance à la mère : « Women, as the natural guardians of the domestic sphere, assumed prominence within the family of God as a whole : they were the mothers who, as guardians and teachers of morality, ensured the dissemination and the propagation of the faith from generation to generation » (Boon, *Staging the Improper Body*, 109) Ainsi sont reconnus le pouvoir intellectuel de la femme et le triomphe de la mère qui se réalisent dans l'espace privé et domestique de la famille. La liberté que la maternité a donnée aux femmes est ainsi décrite par Fraisse : « la femme sait

jouer de cette maternité comme d'un pouvoir où se réfugier, ou comme d'un moyen pour obtenir d'autres pouvoirs dans l'espace social » (Fraisie, 16). C'est le cas, notamment, de Madame d'Épinay, auteure d'un ouvrage pédagogique novateur (*Les conversations d'Émile*, 1774), et dont Élisabeth Badinter fait une figure de l'ambition maternelle dans *Émilie, Émilie. L'ambition féminine au XVIII^e siècle*. L'auteure montre combien Madame d'Épinay était en désaccord avec Rousseau, qui affirme dans ses *Pseudo-Mémoires* que les parents ne sont pas faits pour élever leurs enfants.³ Contrairement à l'écrivain genevois, Madame d'Épinay croit que « les parents sont capables d'élever leurs enfants » et juge que « la mère [est] l'être le mieux à même de remplir cette tâche. » (Badinter, 212). Selon Badinter, cela représente un idéal de dignité pour les femmes. L'éducation des enfants qui leur est confiée englobe non seulement la transmission de la langue et de diverses connaissances, mais aussi de la morale et des valeurs sociales les plus importantes : « une femme vertueuse, capable d'enseigner la chasteté, la propreté et la sobriété à son enfant, était considérée avec plus d'indulgence » (Hufton, 52). L'instruction religieuse des enfants par la mère est en fin de compte très valorisée et donne à la femme un rôle distingué et important dans la maternité.

Il faut mentionner, en outre, une réalité matrimoniale qui n'est pas réciproque : la question de la fidélité. Les femmes sont souvent dominées par les hommes et par les actions de leur mari : « l'histoire de l'adultère est l'histoire d'une double attitude, dans la mesure où il était toléré venant de l'homme, mais interdit à la femme » (Grieco, 91).

³ Mais, il ne faut pas oublier qu'il est aussi (dans *Émile ou De l'éducation*, 1762) le grand promoteur d'un retour au lien mère-enfant et à l'allaitement maternel.

Badinter souligne des cas où les « deux époux restent libres de leur conduite, où il n'est plus question de fidélité conjugale » et en tirant des exemples de *Delphine*, nous verrons plus tard chez Madame de Staël des opinions partagées et contrastées à propos de la fidélité dans l'amour conjugal, de l'absence de respect et de fidélité au sein du couple, et de la solution du divorce. Nous aborderons en plus de détail le divorce dans le dernier chapitre dans le contexte protestant et par rapport à la situation de Delphine.

Parallèlement à la majorité de femmes vivant au sein d'une union conjugale, le XVIII^e siècle retient plusieurs exemples de femmes instruites, intelligentes et supérieures qui sont célibataires ou veuves comme Madame du Deffand (1697-1780), Julie de Lespinasse (1732-1770) et Olympe de Gouges (1748-1793). Bien que la femme soit traditionnellement dépendante de l'homme, soit de son père ou de son mari, il y a des femmes de lettres et des salonniers qui s'occupaient de leurs propres besoins et de leurs intérêts sans immixtion dans leurs affaires par un mari dominant. L'indépendance du célibat peut avoir un effet négatif par la dégradation de classe sociale et par les exigences d'une vie contraire aux normes de la société. D'un autre côté, on peut observer que la période de la Révolution offre—temporairement—une plus grande liberté pour les femmes indépendantes :

les unes ont cultivé leur esprit, et pas seulement pour faire le bel esprit en société; d'autres sont parties voyager dans un esprit missionnaire ou par goût de l'aventure; d'autres encore sont venues dans les villes chercher un emploi, perdant ainsi le soutien familial; d'autres enfin sont descendues dans la rue ou dans les assemblées publiques pour dire les injustices, celles faites à leur sexe, à leur classe, à l'esclave aussi. (Fraise, 16)

En tenant compte de ces conditions générales, il faudra porter notre attention sur les femmes éclairées et les femmes ambitieuses dans notre travail. Delphine, l'héroïne créée par

de Madame de Staël, est une femme exceptionnelle non seulement par ses facultés et par ses grandes qualités, mais aussi parce qu'elle ne se conforme pas aux normes de la société. Elle est un cas exemplaire d'un idéal féminin particulièrement avant-gardiste, et pour mieux comprendre son impact sur son entourage de même que sa recherche d'autonomie et de liberté, il faut passer maintenant à l'analyse de l'ambition féminine dans la sphère publique.

ii. L'ambition féminine et les femmes éclairées : l'espace public

Comme nous l'avons vu, la place légitime de la femme dans la société à la fin du ^{XVIII^e} est celle de la sphère privée. Mais, il y a aussi des femmes qui brisent ces normes. Dans *Delphine*, il s'agit précisément d'un personnage anti-conformiste et qui lutte contre les attentes de la société qui exige des femmes qu'elles se conforment à un idéal domestique (Gutwirth, *Twilight*, 116). Nous avons montré que, dans une certaine mesure, les idées protestantes s'opposent à la place restreinte de la femme dans la société. Dans *De la littérature*, Madame de Staël souligne les difficultés auxquelles les femmes doivent faire face : « Examinez l'ordre social [...] et vous verrez bientôt qu'il est tout entier armé contre une femme qui veut s'élever à la hauteur de la réputation des hommes » (Staël, *L*, 339). L'écrivaine est personnellement avisée de ces difficultés, et elle en fait la démonstration à plusieurs reprises dans son œuvre, lorsqu'elle parle de sa propre expérience ou des femmes ambitieuses en général. Ce que nous considérons comme l'ambition féminine, c'est le désir d'être reconnu pour sa place et sa contribution dans la société et le « désir ardent de réussite, dans l'ordre intellectuel, moral » (*Le nouveau Petit Robert*, 77).

Au XVIII^e siècle, cette ambition se joue tout particulièrement dans le domaine de la sociabilité. L'espace du salon permet aux femmes de jouer un rôle important dans « la vie

culturelle et intellectuelle » de leur époque (Lilti, 86). Le salon est depuis le siècle précédent le lieu de mondanité par excellence, mais à l'époque des Voltaire et Diderot il devient aussi un endroit destiné à promouvoir le travail des philosophes et leur projet des Lumières. Par exemple, le salon de Madame Necker, milieu très diversifié et cosmopolite, réunit un ensemble d'écrivains, de théoriciens de l'économie et de la politique, de philosophes, de savants, de publicistes et d'étrangers qui échangent leurs idées, nouent de nouvelles relations, en un mot trouvent dans le salon un milieu où diffuser leurs opinions et connaissances. L'hôtesse doit veiller à la bonne circulation de la parole, et s'instruit elle-même au contact de ses invités—et de ses lectures préalables. S'il est vrai que l'on s'opposait encore à une participation trop active des femmes aux domaines réservés aux hommes, il reste que le salon des Lumières constituait l'« un des rares espaces de liberté où la femme pouvait s'exprimer » (Dulong, 403).

Nous pouvons constater encore une fois que grâce aux transformations sociales mises en place par le mouvement des Lumières, les femmes se sont vues accorder une place dans la société où elles peuvent malgré tout contribuer à la vie intellectuelle et politique de même qu'à la littérature (Brouard-Arends, 82). Elles participent à la diffusion du savoir, de l'éducation, de l'enseignement moral et à la réforme des mœurs pour atteindre une sorte d'indépendance qui est légitime dans la société. C'est dans cet esprit que l'on doit considérer l'héroïne de Madame de Staël, motivée par une ambition pour la perfection dans l'ordre moral et intellectuel, et non pour l'amour propre.

Mais, à l'époque, l'ambition féminine signifie aussi une femme « dénaturée », car « c'est un être entre deux eaux que l'on ne sait plus bien définir » (Badinter, 28). De plus,

Badinter avance l'idée que la supériorité morale et le développement naturel de la vertu, de la compassion et de la bienfaisance sont très forts chez les femmes. Selon Badinter, elles « incarn[ent] [...] les plus hautes valeurs de l'humanité : la raison, la paix, le repos et l'amour. » (Badinter, 32) Olympe de Gouges et Mary Wollstonecraft sont deux exemples d'auteures ambitieuses qui développent des arguments puissants pour affirmer les droits des femmes par le biais de leurs œuvres respectives *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (1791) et *A Vindication of the Rights of Woman* (1792). Olympe de Gouges publie son ouvrage pour faire reconnaître leur droit de s'exprimer publiquement et de jouer un rôle politique dans la société (Didier, *La littérature*, 9). Elle recommande la fin de l'exploitation de la femme par l'homme et elle veut donner aux femmes l'accès aux avantages de l'État et encourager leur participation politique et civile (Sledziwski, 53). Son message ambitieux est très clair dans le postambule de la *Déclaration* : « Quelles que soient les barrières que l'on vous oppose, il est en votre pouvoir de les affranchir ; vous n'avez qu'à le vouloir » (Gouges, postambule, 209). Quant à Mary Wollstonecraft, elle s'intéresse à la vie morale féminine et elle reconnaît son destin et sa responsabilité dans la vie sociale et civile. Elle considère le travail domestique et maternel comme du travail civique (Sledziwski, 54). Cette volonté d'accroître la participation sociale des femmes se montre avec plus d'évidence encore dans le cadre du protestantisme.

iii. Les femmes protestantes

Spécialiste de l'histoire et de la sociologie du protestantisme, Jean Baubérot parle de la Réforme comme étant « porteuse d'une conception de la femme qui se situe partiellement en rupture avec l'idée catholique, puisqu'elle refuse toute valorisation de la virginité et de

l'univers conventuel » (Baubérot, 199). Il constate que la femme est quand même insérée dans un monde patriarcal où elle doit se soumettre à l'homme. Mais Baubérot avance l'idée que le protestantisme permet à la femme de jouer un rôle actif dans la société, car « tout croyant est prêtre de [la doctrine du 'sacerdoce universel'] par son baptême » (Baubérot, 200). Dans ce contexte, la femme doit assurer la transmission des valeurs, croyances morales et religieuses dans la famille et dans la société. La doctrine du sacerdoce universel suppose une égalité entre les hommes et les femmes en ce qui concerne leur statut comme chrétien baptisé, de sorte qu'ils sont tous deux capables de prendre part à la foi chrétienne et de prêcher l'Évangile (Baubérot, 200).

Le protestantisme propose une répartition et une nouvelle distribution des fonctions de la femme comme mère, pratiquante et pasteur, ce qui lui donne une place sociale distincte dans le cadre de la religion. Le protestantisme lui accorde une distinction comme pasteur que le catholicisme ne permettrait pas à l'époque de Madame de Staël. Cette possibilité d'autonomie et d'influence est révolutionnaire même au temps des Lumières, bien que les femmes doivent toujours trouver leur place dans d'autres domaines que la politique. Pour Liliane Crété, la Réforme calviniste glorifie le rôle de la femme au foyer où elle bénéficie d'une suprême autorité en tant que mère et maîtresse de maison. Pujol constate aussi que la Réforme est bénéfique pour la femme :

en prônant son instruction, en plaçant la Bible entre ses mains, en lui accordant le divorce en cas d'adultère, de mauvais traitements ou d'abandon, les réformateurs lui concédèrent une valeur, un sens des responsabilités, un esprit d'entreprise et une liberté de pensée, qui allèrent bien au-delà de ce qu'ils avaient sans doute souhaité (Pujol, 7).

La femme se distingue, car « l'ascension culturelle et sociale du couple et de la famille » repose sur elle (Baubérot, 200). Baubérot suggère aussi que cette attitude se manifeste plutôt dans les pays anglo-saxons, en Allemagne et en Scandinavie aussi, en un mot dans les contrées touchées par la Réforme. Rappelons que Madame de Staël met constamment en valeur les pays du nord dans son écriture, surtout dans *De l'Allemagne* et *De la littérature*.

Le rôle des femmes des pasteurs protestants représente encore plus la mobilité de l'influence féminine à l'époque. Elles assistent leur époux, le pasteur, accédant ainsi aux discussions politiques et au monde des hommes. Leur statut de femme de pasteur devient encore plus formellement reconnu dans les cercles protestants. Baubérot décrit les femmes de pasteurs comme celles qui reçoivent, visitent, enseignent et soignent. Elles ont une mobilité physique, car en fonction de soignante elles peuvent se déplacer dans les endroits où une femme ordinaire ne pourrait pas aller (Baubérot, 203). Par ailleurs, la femme du pasteur occupe les fonctions de son époux en son absence pour que la vie religieuse de la congrégation puisse continuer sans interruption, et elle devient ainsi « guide spirituelle temporaire » (Baubérot, 203). La création éventuelle de la charge de diaconesse offrira aux femmes protestantes une nouvelle manière de manifester publiquement leur dévotion envers Dieu et la religion. Les communautés religieuses catholiques permettent certes aux femmes célibataires de se consacrer aux activités d'aide sociale au XVIII^e siècle, mais la différence du protestantisme réside dans l'individualisme, proposé notamment par la morale calviniste. Une femme peut intervenir seule. Dans le protestantisme, le rôle privé de femme, de mère et de pratiquante tend à devenir un rôle public de théologienne, d'autodidacte, de conseillère et de dirigeante dans sa communauté. Mais, la femme fait cela sans oublier la nécessité de se

distinguer comme pieuse, modeste et moralement irréprochable lorsqu'elle sort de sa fonction domestique « intérieure » (Baubérot, 204). Son défi, sans se séparer de la société et du monde, est de conserver sa respectabilité comme femme dans une position publique. Comme nous le verrons chez Madame de Staël, la participation active de la femme protestante à la vie religieuse semble donc beaucoup plus acceptable que pour la femme catholique, car l'accession de la femme à cet espace public est un sujet d'inquiétude dans l'Église catholique, où l'on craint qu'elle n'entache ainsi sa position morale (De Giorgio, 178).

Afin d'illustrer nos propos, nous pouvons donner l'exemple du travail de Madame Suzanne Necker en tant que pratiquante pieuse, et examiner son rôle dans la société, où elle se dévoue au travail communautaire. Madame Necker est mobilisée par la religion protestante et par son désir de partager et de propager ses croyances morales et religieuses. Mais, en s'impliquant dans les œuvres de charité, elle ne perd pas sa conviction morale ni l'idéologie selon laquelle la femme doit représenter la vertu et la morale. Sonja Boon le souligne : « Woman, as moral agent, also served a practically useful function by fulfilling the social need for compassion » (Boon, *Performing the Woman of Sensibility*, 236). L'exercice de la modestie est essentiel pour que la femme puisse bien maîtriser sa fonction sociale et culturelle. Bien que de nombreuses femmes se sentent retenues par les exigences de modestie, de chasteté et de religion, certaines d'entre elles utilisent ces caractéristiques comme un moteur pour repousser les limites de la sphère privée et ainsi contribuer pleinement à la sphère publique et à la politique. C'est le cas de Madame Necker, car, comme Boon le suggère : « by presenting herself within the ideological contours of the

woman of sensibility as the public face of an experimental charity hospital, [she] was able to contribute to the transformation of the French political landscape through a dedicated campaign of charitable reform » (Boon, *Performing the Woman of Sensibility*, 239). Le milieu social français, et plus généralement européen, cherche alors à enfermer la femme en lui imposant des règles contraignantes, mais les attentes de la domesticité sont brisées par la prise de conscience et l'ambition féminines, qui visent à utiliser les valeurs morales, la charité et la piété dans le cadre du travail social, et ce, afin d'entrer dans le monde public. Il s'agit alors d'une tension au sein de la double fonction sociale de la femme, mais ces deux aspects ont pour base commune une forte croyance religieuse et un devoir conduisant au bien social. Badinter souligne aussi que l'ambition féminine n'est pas « de travailler pour son seul compte » et qu'il y a une différence entre une ambition honorable et celle qui est à la recherche de sa propre gloire (Badinter, 9). Jacques Necker, qui a « interdit à sa femme la composition » et ne tolère pas qu'elle entre dans la gloire d'une carrière publique, affirme toutefois l'importance de son travail de charité (Necker de Saussure, 272). Madame Necker représente ainsi un modèle de charité chrétienne.

En 1788, Monsieur Necker publie *De l'importance de la morale et des opinions religieuses*, où il montre la nécessité du comportement religieux et moral, et où il souligne le rapport qui existe entre les idées religieuses, l'ordre public et le bonheur. Il insiste encore dans le premier chapitre sur l'importance des idées religieuses pour guider notre vie et notre conscience devant un Dieu bienfaisant. Dans le dernier chapitre, il insiste enfin sur l'esprit de charité, considéré comme le « caractère le plus distinct de la morale chrétienne » (Necker, *De l'importance*, 271). Il évoque l'esprit évangélique et les principes protestants qui mettent

l'accent sur la bienfaisance et sur la charité en s'appuyant sur la maxime suivante : « Faites pour autrui ce que vous voudriez qu'on fit pour vous » (Necker, *De l'importance*, 278). Il ajoute :

La religion chrétienne est la seule qui, en écartant les cérémonies et les opinions superstitieuses, nous a constamment retenus près de la nature : c'est elle qui, dans cette grande pensée, nous a indiqué notre conscience comme l'augure le plus digne de notre respect ; la bienfaisance comme le culte le plus agréable au maître du monde, et toute notre conduite morale comme le plus sûr oracle de notre avenir (Necker, *De l'importance*, 284).

Aux yeux de Necker, l'Hospice de charité de son épouse représente un travail social légitime qui lui permet d'accéder au travail au sein de la société comme une femme vertueuse et sensible, sans les implications de la gloire, jugée dangereuse et immorale à travers l'exemple des autres femmes (Boon, *Performing the Woman of Sensibility*, 243).

Un esprit protestant de la morale, de la charité et de la compassion caractérise Madame Necker comme une femme de sensibilité. Elle est l'exemple d'une femme admirable qui réussit à passer de la sphère privée à la sphère publique sans s'écarter de l'influence religieuse et morale. Le travail de Madame Necker comprend aussi la transmission de ses valeurs à sa fille. Germaine a été influencée par l'exemple de la bienfaisance de sa mère ainsi que par l'éducation qu'elle en a reçue. Boon décrit cette éducation comme remarquable à l'époque :

While contemporary commentators have correctly suggested that her approach differed markedly from that proposed by Rousseau, the goals and ends were the same: the crafting of a critical and sensitive mind capable of independent thought and fully prepared for roles of moral and civic leadership in a new

society of equals. From her writings, it is clear that Madame Necker's pedagogical approach was the result of careful and thorough deliberation. She encouraged her daughter to think critically, challenged her to cultivate a morally rigorous stance which would prepare her for a pious adult life dedicated to serving God and society, and reveled in her daughter's precocity and intellectual prowess. (Boon, *Staging the Improper Body*, 150-151)

Madame de Staël s'attachera elle aussi à décrire la moralité et l'idéal philanthropique dans ses œuvres. Une représentation de la bienfaisance se révèle notamment à travers le personnage de Delphine (Lafrance, 237). Geneviève Lafrance adresse les difficultés rattachées à l'exercice de la vertu dans le roman staélien.⁴ Madame de Staël représente non seulement un attachement important aux valeurs des Lumières mais ce même dévouement aux idées du protestantisme. Dans le cadre de ce travail, Delphine nous intéresse, car elle démontre aussi une tolérance pour le discours libéral du protestantisme et une ouverture aux idées des Lumières.

Avant de passer à l'analyse de *Delphine*, nous présenterons brièvement les idées de Madame de Staël sur le protestantisme, telles qu'elles apparaissent dans ses essais *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* (1796), *De la littérature dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800) et *De l'Allemagne* (1810-13).

Dans ces trois ouvrages, l'écrivaine donne en effet une valeur importante à la religion, et laisse transparaître son éducation morale et protestante. Dans un passage de *L'influence des passions*, elle constate que

la religion donne pour guide un code, où, dans toutes les circonstances, ce qu'on doit faire est résolu par une loi. Tout

⁴ Veuillez voir le chapitre 4 de Geneviève Lafrance intitulé, « Les revers de la bienfaisance : de *Delphine* à *Corinne* » dans l'ouvrage *Qui perd gagne. Imaginaire du don et Révolution française*. (Lafrance, 231-325).

est fixe dans le présente, tout est indéfini dans l'avenir; enfin
l'âme éprouve une sorte de bien-être jamais plus vif, mais
toujours calme (Staël, *De l'influence des passions*, 221-222).

Lorsqu'elle parle de la destinée, l'auteure écrit que « la religion compense les jouissances qu'elle ôte, [qu']elle est d'une utilité souveraine dans les situations désespérées » (Staël, *De l'influence des passions*, 221- 222). La religion a donc une fonction à la fois personnelle et sociale pour Madame de Staël, puisqu'elle assure une certaine stabilité aux citoyens et, par le fait même, à l'État. Dans *De la littérature* comme dans *De l'Allemagne*, Madame de Staël élabore une théorie qui présente la supériorité des nations du Nord dans les domaines de la religion, de la philosophie et de la littérature. La religion du Nord à laquelle elle fait référence est bien le protestantisme. Elle le comprend comme une religion qui est plus authentique parce qu'elle opère par les idées (plutôt que par le fanatisme) et par une « conviction intérieure » (Staël, A, II 243). L'auteure démontre alors ce qui pour elle caractérise la foi protestante : non pas une fois aveugle, mais plutôt une conviction éclairée comportant la nécessité d'examiner pour croire. Madame de Staël fait ainsi référence aux convictions de Luther et à l'importance de « la découverte de l'imprimerie, [de] la multiplicité des connaissances, et [de] l'investigation philosophique de la vérité » (Staël, A, II, 244). Elle considère que, « le protestantisme étant beaucoup plus favorable aux lumières que le catholicisme », il a des tendances naturelles à l'étude (Staël A, II, 253). Nous traiterons de cet esprit de libre examen (particulièrement développé dans *De l'Allemagne*) plus en détail dans la prochaine partie. Pour l'instant, nous nous contenterons de noter que Madame de Staël reconnaît l'unité de l'amour et de la religion dans le protestantisme, ce qui fait appel à la sensibilité de l'humanité avec « une noble simplicité » de l'âme (Staël, A, II, 370). Le

protestantisme constitue pour Madame de Staël le travail philosophique de l'âme pour réunir dans la morale les questions philosophiques et religieuses :

Dans les pays où la religion protestante est professée, elle n'arrête en rien les recherches philosophiques, et maintient efficacement la pureté des mœurs. Ce serait sortir de mon sujet que de développer davantage une pareille question. Mais je le demande aux penseurs éclairés, s'il existe un moyen de lier la morale à l'idée de Dieu, sans que jamais ce moyen puisse devenir un instrument de pouvoir dans la main des hommes, une religion ainsi conçue ne serait-elle pas le plus grand bonheur que l'on pût assurer à la nature humaine! (Staël, *L*, 212).⁵

Cette religion du Nord inspire les pratiquants instruits, selon Madame de Staël, à acquérir un profond sentiment de dévotion et à développer leur sens du devoir, le tout dans la plus grande sobriété.

Ce ne sont là que quelques-unes des idées développées par Germaine de Staël au sujet du protestantisme. Pour mieux saisir l'importance de ce discours religieux dans son œuvre, nous analyserons maintenant le roman *Delphine*. Nous analyserons dans une première partie le protestantisme et le thème de la morale dans le roman en nous concentrant en particulier sur le personnage de Delphine. Nous examinerons d'abord la manière dont est introduite la question religieuse dans le texte, et la place généralement accordée au protestantisme. Puis, nous passerons à l'analyse plus spécifique de Delphine, de manière à montrer en quoi les opinions et pratiques religieuses de ce personnage supposent des valeurs et convictions qui l'éloignent du catholicisme pour la rapprocher des religions réformées. Enfin, nous nous

⁵ Cette posture de Madame de Staël n'est pas partagée par tous à l'époque. Considérons l'exemple du philosophe néerlandais Spinoza (1632-1677) qui était condamné à l'exclusion à cause d'hérésie. À l'époque de Madame de Staël, la philosophie et la religion pouvaient s'opposer également.

attarderons à la notion de l'esprit de libre examen protestant, qui se manifeste notamment dans l'attitude introspective de l'héroïne.

Chapitre 2

***Delphine*: le protestantisme et le thème de la morale**

I. Introduction à la problématique religieuse dans *Delphine*

Delphine, le premier roman de Madame de Staël, est publié en 1802. En représentant les années 1790 à 1792, Madame de Staël dépeint les complexités de la vie de la femme face à ses devoirs (privés et publics)—en particulier ceux relevant du mariage—et montre combien celle-ci demeure alors subordonnée aux hommes. Le thème de la condition féminine est ici traité conjointement avec les questions de morale, de religion et de politique. Nous montrerons dans les pages qui suivent que la morale de *Delphine* présente des ressemblances frappantes avec les idées et le discours protestants, et ce, en dépit du fait que l'héroïne soit catholique (voir la lettre III).

L'action de *Delphine* se déroule dans la France, l'Espagne et la Suisse des premières années de la Révolution jusqu'à l'éclatement de la Terreur en 1792. Le roman épistolaire raconte l'histoire de l'amour interdit de Delphine d'Albémar, orpheline et veuve de vingt et un ans, pour Léonce de Mondoville, homme marié né d'un père français et d'une mère espagnole. Il s'agit d'un amour réciproque, passionné mais impossible, qui conduit à la perte des héros. L'élément tragique du roman se développe très rapidement puisque Delphine facilite elle-même le mariage entre sa cousine Matilde de Vernon et Léonce afin de plaire à sa tante, Sophie de Vernon, à qui elle est fidèlement attachée. Elle donne à Matilde la terre d'Andelys pour dot avant même d'avoir rencontré Léonce. Delphine est en fait trompée par Sophie de Vernon, et Madame de Mondoville, la mère de Léonce, cherche également à empêcher l'union entre son fils et elle. Le mariage entre Matilde et Léonce a donc lieu et notre héroïne, le cœur brisé, sombre dans la mélancolie. Par la suite survient une série de

malentendus fatals, dont il convient de rappeler brièvement les grandes lignes. Dans un premier temps, la réputation de Delphine est ternie à cause d'une liaison scandaleuse entre son amie Thérèse d'Ervins, femme mariée, et l'amant de celle-ci, Monsieur de Serbellane. La jeune femme les protège et leur permet de vivre secrètement leur amour, mais cet acte de bienfaisance est mal compris par Léonce, qui pense que Monsieur de Serbellane est l'amant de Delphine. L'héroïne injustement accusée ne doit pas seulement surmonter la douleur du malentendu et de l'amour défendu, elle doit aussi braver l'opinion publique qui, en dépit de sa bonté, la considère comme une femme immorale et malhonnête. C'est pourquoi elle quitte la France pour se réfugier dans le couvent de Madame de Ternan, la tante de Léonce, en Suisse. Il s'agit d'une autre situation mal comprise et compromettante pour Delphine, où Monsieur de Valorbe, qui veut l'épouser, 'l'emprisonne' pendant la nuit. La jeune femme est conduite à prononcer ses vœux religieux et pour protéger sa réputation et pour rester dans le couvent de Madame de Ternan. Après la mort de Matilde, cette prise de voile constituera, avec les interdits fixés par Mesdames de Vernon et de Mondoville, un nouvel et ultime obstacle à l'amour de Delphine pour Léonce.

i. Les premières lettres et la réception du roman

Au sein de ces multiples péripéties, la religion joue un rôle important, puisqu'elle détermine, à plusieurs reprises, les gestes et les décisions des personnages. La religion est abordée dès les premières lettres du roman et nous constatons que la tolérance de Delphine—et éventuellement sa tolérance pour le culte protestant—est mise au premier plan. Nous remarquons aussi les tensions qui existent entre la foi catholique extrêmement rigoureuse de Matilde de Vernon et les croyances plus libérales de Delphine, qui sous certains aspects se

rapprochent beaucoup des valeurs défendues par le protestantisme. Monsieur d'Albémar à former son épouse dans l'esprit philosophique des Lumières et Balayé souligne ainsi que Delphine « a appris à juger par elle-même », ce qui la met en garde « contre l'hypocrisie sociale » (Balayé, *ÉLV*, 78). Balayé la décrit comme « l'adepte d'une religion éclairée, d'une morale proche de celle du calvinisme » (Balayé, *LL*, 129).

Dès l'ouverture du roman, nous prenons connaissance d'un échange de lettres important entre Delphine et Matilde. En effet, dans une lettre à sa cousine, Matilde juge ainsi les croyances religieuses de Delphine :

Vous n'avez pu me cacher que vous ne partagiez pas mes opinions sur tout ce qui tient à l'observance de la religion catholique. Je m'en afflige pour vous, ma chère cousine, et plus vous resserrez par votre excellente conduite les liens qui nous attachent l'une à l'autre, plus je voudrais qu'il me fût possible de vous convaincre que vous prenez une mauvaise route, soit pour votre bonheur intérieur, soit pour votre considération dans le monde (I, 65).⁶

Dans la lettre III, Delphine répond à l'accusation de Matilde « de n'être pas aussi bonne catholique [qu'elle] », et de ne pas avoir assez de soumission pour les convenances de la société. La jeune femme admet que sa cousine pratique la religion avec sincérité, mais elle explique aussi l'influence de son défunt mari sur sa propre instruction religieuse, car elle a « reçu une éducation tout à fait différente » de celle de Matilde (I, 70). Delphine, orpheline mariée à Monsieur d'Albémar à l'âge de seize ans pour assurer son avenir matériel, a profité du savoir de son époux, car c'est de lui qu'elle tient toutes ses idées en matière de religion. Elle explique que Monsieur d'Albémar était un homme qui pratiquait « l'examen de toutes

⁶ Chaque fois qu'apparaît entre parenthèse un numéro de tome suivi d'un numéro de page, il s'agit de l'édition de *Delphine* consultée pour cette étude (Madame de Staël, *Delphine*, éd. Béatrice Didier, Paris : Flammarion, GF, 2000, 2 tomes).

les questions morales que la réflexion peut approfondir. Il croyait en Dieu, il espérait l'immoralité de l'âme; et la vertu, fondée sur la bonté, était son culte envers l'Être suprême» (I, 70). L'importance de l'instruction de Monsieur d'Albémar ne résidait pas seulement dans la doctrine qu'il professait mais dans son mode de vie, et ses actions étaient pour Delphine un témoignage plus grand que la proclamation de ses idées religieuses. Il lui a exposé « les devoirs de la justice et de la générosité », qui sont les principes qu'elle considère comme les plus importants dans la vie (I, 70). La philosophie de Monsieur d'Albémar est admirable, mais ce qui est plus important pour Delphine, c'est la vertu dont il ne se départait, ni dans sa vie, ni dans ses réflexions. Delphine écrit : « la morale et la religion du cœur ont servi d'appui à des hommes qui avaient à parcourir une carrière bien plus difficile que la mienne : ces guides me suffiront » (I, 71). Plusieurs critiques soulignent que la religion de Monsieur d'Albémar et la croyance dans un Être suprême indépendamment de l'appartenance à une religion particulière reflètent la déchristianisation de la France. Rappelons l'importance de plusieurs déclarations qui sont promulguées de 1790 à 1792 : le 13 février 1790, le décret constitutionnel qui interdit les vœux ecclésiastiques est prononcé; puis le 27 novembre, la constitution civile pour le clergé est proclamée; et le 20 septembre 1792, la sécularisation de l'État civil et le droit au divorce sont promulgués (Sourian, 49). Didier remarque d'ailleurs l'importance de ces dates dans une note de la sixième partie du roman (II, note 15, 400). Pourtant, les désaccords entre Matilde et sa cousine en matière de religion ne seront jamais pour Delphine un obstacle à leur amitié. Elle envisage la foi comme un rapport intime et personnel avec Dieu; en ce sens, elle est proche de l'éthique protestante qui donne à

l'individu accès aux Écritures pour en tirer son propre jugement et sa propre interprétation.

Dans cet esprit, Delphine écrit qu'il faut :

laisser chacun en paix et chercher au fond de son cœur le soutien qui convient le mieux à son caractère et à sa conscience [...] quoique vos [Matilde] idées diffèrent souvent des siennes. Nous aimons toutes deux un Être bienfaisant, vers lequel nos âmes s'élèvent; c'est assez de ce rapport, c'est assez de ce lien qui réunit toutes les âmes sensibles dans une même pensée, la plus grande et la plus fraternelle de toutes (I, 71).

Malgré cet échange de lettres, Matilde ne changera jamais d'opinion et elle n'adhérera pas à cette proposition. Les deux femmes restent donc en désaccord sur la question religieuse.

Ce débat, très apparent entre les deux cousines, se manifeste non seulement dans la trame narrative, mais aussi au niveau de la réception du roman. La publication de l'ouvrage dans la France catholique de Napoléon suscite des réactions hostiles de la part des critiques, et ce, malgré un succès énorme en France, en Angleterre et en Allemagne. Bonaparte considère le roman comme immoral et antisocial, car il pense que Madame de Staël défend des valeurs révolutionnaires à travers ses personnages (Posgate, 97). De plus, comme le remarque Didier, les jugements publiés dans les journaux mêlent « les critiques esthétiques, morales, religieuses, avec des intentions politiques qui sont évidentes » (Didier, « présentation », dans Staël, I, 41). Elle cite Villeterque, qui écrit dans le *Journal de Paris* le 23 décembre 1802 :

[Delphine] parle de l'amour comme une Bacchante, de Dieu comme un quaker, de la mort comme un grenadier, et de la morale comme un sophiste (Villeterque cité par Didier, « présentation », dans Staël, I, 42).

Didier commente « [les] attaques contre les sympathies protestantes de Delphine », et elle explique :

On saisit comment les critiques portées contre *Delphine* forment un réseau avant tout politique, dans lequel s'amalgament des idées esthétiques (défense du néo-classicisme), le respect des conventions sociales, l'antiféminisme, la haine de la philosophie des Lumières et du protestantisme. (Didier, « présentation », dans Staël, I, 42).

Les critiques de l'époque constatent l'écart entre la pratique religieuse de Delphine et la norme; Benjamin Constant souligne qu'elle est une femme qui pratique « la religion de Dieu et non la religion des prêtres » (Constant, « Compte rendu de *Delphine* par Benjamin Constant. *Le Citoyen français*, 10 janvier 1803 », dans Staël, II, 382). Constant présente son analyse en affirmant que « Delphine a dans ce système toute la religion qu'il faut à la morale : pourquoi donc lui chercher querelle sur cet article? » (Constant, dans Staël, II, 382). Il est intéressant de noter que Madame de Staël publie *Delphine* à l'époque même où paraît le *Génie du Christianisme* (1802) de Chateaubriand, autre texte qui provoque de très vives discussions (Postgate, 91). Notons que Madame de Staël traite de l'influence des opinions religieuses dans plusieurs de ses ouvrages. Postgate écrit à ce sujet: « she believed that literary work of value received inspiration from the great religious ideas, the existence of God, of the immortality of the soul and their relation to morality » (Postgate, 91). En ce qui a trait à *Delphine*, Madame de Staël y rend parfaitement compte du poids de l'opinion dans une société austère en matière de religion. Les critiques positives ou négatives du roman témoignent des tensions existant dans la société et des différentes opinions, particulièrement à l'égard de la religion, qui sont représentées dans l'œuvre. Ces opinions sont véhiculées à travers les personnages, en particulier l'héroïne et les figures féminines qui l'entourent.

ii. Delphine et les autres femmes

Madame de Staël critique le catholicisme—qui apparaît ici sous des dehors fanatiques à travers Matilde et Thérèse—en montrant l’esprit de tolérance du protestantisme. Elle insiste aussi sur l’importance de l’opinion publique dans la société et sur l’impact de cette opinion sur la vie des personnages, notamment pour Delphine et Léonce. La citation de Suzanne Necker qui sert d’épigraphe au roman, « un homme doit savoir braver l’opinion, une femme s’y soumettre », nous semble traduire de façon exemplaire la condition des femmes de cette époque (I, 48). C’est à partir des idées sur la religion, l’amour, le mariage et la place de la femme dans la société que Madame de Staël construit une histoire qui démontre le poids de la société sur les individus et sur les femmes en particulier. Delphine est en conflit avec d’autres femmes à cause de différences d’opinions religieuses, mais aussi en raison de son comportement avec son ami Thérèse d’Ervin. Nous présenterons maintenant les autres personnages féminins importants pour évaluer l’influence des opinions religieuses et de la place de la femme dans la société qui entoure Delphine. Cet aperçu est indispensable puisque les débats religieux qui ont lieu dans les contextes sociaux et l’entourage de l’héroïne contribuent à la formation de ses idées religieuses, de ses convictions morales et de ses décisions. Nous allons d’abord présenter les personnages qui influent sur les pensées de Delphine et qui démontrent une tolérance pour les idées protestantes ou qui tiennent un discours protestant : Madame de Lebensei et Madame de Cerlebe.

Madame de Lebensei, la deuxième femme de Monsieur de Lebensei, que l’on peut considérer comme « porteur d’une idéologie éclairée », représente une voix tolérante envers les idées protestantes et les principes de la Révolution (Didier, « présentation », dans Staël, I,

20). Monsieur de Lebensei est un gentilhomme languedocien et protestant. Nous aborderons dans le troisième chapitre le sujet du divorce, les opinions favorables à la Révolution, et les idées protestantes de Monsieur de Lebensei. Pour l'instant, soulignons que les Lebensei sont pour Delphine les représentants de la pensée libérale et protestante qui est favorable à la Révolution. D'un point de vue plus personnel, ils constituent les alliés et le soutien de Delphine dans le projet—à peine envisagé—d'un divorce de Léonce et Matilde, et dans l'ouverture au protestantisme. Ils forment un modèle de couple qui s'est libéré en adoptant des valeurs protestantes et révolutionnaires, car leur union repose sur la liberté virtuelle ouverte par la possibilité du divorce. Madame de Lebsensei, qui est catholique, a choisi de divorcer d'avec son premier mari, M. de T, dans un pays protestant où en effet, « le divorce était admis » (Didier, « présentation », dans *Staël*, I, 28). Madame de Lebensei apporte son appui à Delphine à travers plusieurs lettres et actions. C'est à partir des lettres de Madame de Lebensei que Delphine prend des décisions sur sa conduite concernant le divorce et l'opinion publique. Madame de Lebensei représente aussi l'espoir pour l'amour puisque l'exemple de son divorce montre à quel point le protestantisme—et bientôt la nouvelle loi de 1792—pourraient favoriser l'union de Delphine et Léonce en permettant le divorce du second. Quant au caractère de Madame Lebensei, Delphine écrit que « sa conduite avait été celle d'une personne passionnée, et [elle avait] un grand désir de l'apprendre d'elle » (I, 233). Elle trouve qu'elle est « une femme d'un esprit sage sans rien de brillant, éclairée, raisonnable plutôt qu'exaltée » (I, 233).

Madame de Lebensei appuie son mari comme une épouse modèle. Ils se complètent, car l'un et l'autre donnent des conseils similaires à Delphine. Sur ce point, Madame de

Lebensei ne contredit jamais son époux. Mais, malgré le fait qu'elle soutienne son mari, elle supporte mal les préjugés d'une France catholique défavorable au divorce. L'épouse réconcilie l'amour et le mariage, mais malgré le libre esprit de son mari, elle ne se trouve pas dans une situation idéale parce qu'elle se met en marge de la société « pour ne pas voir empoisonné le bonheur qu'il lui donne » (Balayé, *ÉLV*, 66). La conviction protestante de Monsieur de Lebensei et son indépendance d'esprit ne permettent pas à son épouse d'accéder à la même liberté. Nous voyons néanmoins qu'elle est une femme de courage. Dans les jardins de Madame de Lebensei, Delphine s'inspire des mots gravés sur un autel qui marque la sixième année de mariage du couple : « l'amour et le courage réunissent toujours les cœurs qui s'aiment » (I, 233). Ces paroles frappent Delphine parce qu'elle voit bien un contraste entre ces mots et sa douloureuse destinée sans Léonce comme époux. Madame de Lebensei saisit la tristesse de Delphine et commence à s'intéresser davantage à sa situation et à une solution possible pour elle et Léonce.

Dans la lettre VII dans la deuxième partie, nous apprenons de Delphine pourquoi Madame de Lebensei ne fréquente pas les autres femmes : car elle « passe sa vie dans la retraite » et « crai[nt] de s'approcher la première d'aucun sujet qui [puisse engager les gens] à lui parler de sa situation » (I, 232). Lorsque Madame de Vernon et Delphine lui rendent visite, Matilde les critique durement. Parmi toutes les femmes qui portent un jugement sur la divorcée, la cousine de Delphine est sans doute l'une des plus sévères. Matilde fait preuve d'hostilité en refusant de rendre visite à un parent qui a divorcé et « qui s'est remariée, pendant que son premier mari vivait encore » (I, 229). À ses yeux, l'épouse d'Henri a négligé la religion catholique en divorçant (I, 229). Le désir que manifeste Delphine de lui rendre

visite témoigne de son esprit libre, et elle décide d'accompagner Madame de Vernon malgré les difficultés posées par la « situation » (I, 236). Cela nous montre la largesse d'esprit de Delphine, et nous remarquons d'ailleurs que Madame de Vernon est moins inflexible que sa fille sur la question des principes religieux. L'union matrimoniale avec Henri, grâce à la loi du divorce, libère Madame de Lebensei, mais paradoxalement le divorce l'enferme et la contraint à se retirer du monde. Sur ce point, elle reconnaît sa place dans la société, car « une femme qui ne se soumet pas aux préjugés reçus, doit vivre dans la retraite, pour conserver son repos et sa dignité » (I, 326). Mais, elle insiste sur le fait qu'elle est quelqu'un de raisonnable et de moral, tandis que « [sa] conduite [n'est] pas d'accord avec ce qu'on appelle communément ainsi » (I, 236). Elle choisit alors de se définir selon ses propres termes et ceux de son mari et cela montre une grande indépendance d'esprit et un bel exemple de courage face aux critiques de la société. Il l'aide à analyser et à raisonner sur les événements de la vie pour elle-même, afin de se faire sa propre opinion et ses propres jugements, sans se conformer aux contraintes sociales. Delphine et Madame de Lebensei s'intéressent toutes deux au développement du caractère et au perfectionnement de l'âme et cette dernière avoue que ses idées religieuses ont été la source de son bonheur. En fait, quand elle parle de Dieu, elle parle d'un créateur bienfaisant qui ne veut pas condamner les êtres humains à supporter le malheur. Malgré le fait que Madame de Lebensei soit catholique, elle présente comme Delphine plusieurs traits protestants : un esprit de libre examen et une relation spirituelle et individuelle avec Dieu. Lorsqu'elle parle de religion, elle montre qu'elle se préoccupe peu des dogmes, mais qu'elle « [n'a] à rendre compte qu'à Dieu de [son] bonheur », et non aux prêtres qui conseilleront de renoncer au « seul homme » qui l'aime (I, 243). Le rejet des

dogmes et de l'influence traditionnelle de la religion montrent une croyance qui se rapproche de celle des protestants et des églises réformées. Pour Madame de Lebensei, sa relation personnelle avec Dieu suffit pour sa conscience : « Non, ce n'est point à l'opinion des hommes, c'est à la vertu seule qu'on peut immoler les affections du cœur; entre Dieu et l'amour, je ne reconnais d'autre médiateur que la conscience » (I, 244). Elle est influencée par la religion protestante de son mari et tous les deux s'interrogent sur les questions religieuses. L'un et l'autre essaient de comprendre les mystères de la vie. En effet, Madame de Lebensei se débarrasse de l'idéologie catholique et de l'influence des prêtres en expliquant : « nous existons par nous-mêmes, sans aucun appui, sans aucun secours des hommes » (I, 245).

Le partage des questions philosophiques et des pensées des Lebensei démontre un esprit libéral et Henri donne à sa femme un rôle égalitaire dans leur vie de couple. Cet esprit de partage témoigne d'une grande attention portée aux idées, aux opinions et à l'intelligence des femmes. Nous mettons l'accent sur ce point pour évoquer la façon dont les idées libérales et protestantes de Monsieur de Lebensei modifient la relation de couple et comment le protestantisme favorise l'émancipation des femmes. Madame de Lebensei écrit que son mari lui réserve « des trésors de pensées et de grâces, tandis que le commun des hommes s'exalte pour les auditeurs, s'enflamme par l'amour-propre, et se refroidit dans l'intimité » (I, 241). Bien que Madame de Lebensei vive dans la retraite, elle a trouvé le bonheur et l'amour avec son deuxième mari et elle ne regrette pas sa position quelque peu en marge de la société. Elle considère qu'elle vit « la vraie destinée pour laquelle les femmes sont faites ; aimer, encore aimer, et rendre enfin au Dieu qui nous l'a donnée, une âme que les affections sensibles

auront seules occupée » (I, 245). Madame de Lebensei a accès à cet amour et à un mariage heureux puisque son mari, d'après Delphine, « a su braver l'opinion, parce qu'il a méprisé les vains discours du monde » (I, 231).

Nous passons maintenant à Madame de Cerlebe qui joue un rôle secondaire dans le roman, mais qui représente néanmoins une influence protestante importante. Nous apprenons qu'elle habite près de chez Delphine lorsqu'elle est à Zurich, en Suisse. D'après Delphine, elle est une protestante qui est très aimable et elle est « une femme que tout le monde vante » (II, 167). Les liens qui les unissent sont fondamentaux à plus d'un titre. D'abord, l'amitié qui se développe entre les deux femmes est importante, puis Madame de Cerlebe est la seule femme protestante avec laquelle Delphine est en contact. Ensuite, elle est en faveur de l'union entre Delphine et Monsieur de Valorbe, qui désire épouser Delphine.⁷ Enfin, elle connaît une des religieuses du couvent où Delphine s'est retirée, ainsi que Madame de Ternan, l'abbesse de ce même couvent. L'amie de Delphine critique la religion catholique et elle partage avec elle ses croyances religieuses et protestantes en exprimant aussi son aversion pour Madame de Ternan. Elle partage les mêmes craintes que Mademoiselle d'Albémar, la belle-sœur de Delphine, quant au projet de Delphine de se faire religieuse et quant au contrôle que Madame de Ternan garde sur la vie des religieuses. Madame de Cerlebe représente par ailleurs un cas heureux de maternité et de la place de la femme au sein du foyer.

Afin de continuer notre analyse de la représentation du protestantisme dans *Delphine*, examinons l'invitation que fait Madame de Cerlebe à Delphine de venir assister à la première

⁷ Veuillez voir la lettre XVII de la cinquième partie de Madame de Cerlebe à Delphine (II, 194-202).

communion de sa fille, « dans l'église protestante voisine de sa campagne » (II, 190). Cette invitation permet à Delphine de découvrir encore davantage le protestantisme, mais initie aussi un dialogue entre elle et la croyante protestante au sujet des critiques du catholicisme. Madame de Cerlebe n'a pas un esprit aussi libéral que Monsieur de Lebensei, mais elle joue un rôle féminin protestant qui aide à éclairer Delphine sur les idées et les valeurs du protestantisme. On peut le voir dans la lettre de Madame de Cerlebe à Madame d'Albémar dans laquelle la première entame une discussion sur les principes de la morale, de la vertu et du projet du mariage de Madame d'Albémar. Nous notons comment elle parle de la conscience et de la religion en critiquant la religion catholique et en expliquant ce qu'elle entend par l'harmonie entre soi-même et la nature. Madame de Cerlebe démontre un esprit indépendant qui met en valeur la réflexion individuelle et personnelle avec son Créateur. Comme protestante, elle ne se soumet ni aux dogmes créés par les hommes, ni à l'enseignement donné par les prêtres. Elle trouve dans sa propre conscience « le confident de toutes [ses] pensées » (II, 196). Notons aussi que dans cette lettre, Madame de Cerlebe parle de son père avec beaucoup d'estime et de respect. En sa présence, elle ne craint rien puisqu'il la protège. En outre, selon elle, « c'est [le] père qui [connaît] toute [n]otre vie » (II, 200). Madame de Cerlebe décrit le rapport qu'elle a avec le sien, et exprime des inquiétudes quant à sa disparition éventuelle :

Chaque fois que mon père, ou par ses actions, ou par ses paroles pénètre mon âme d'un sentiment indéfinissable de reconnaissance et de tendresse ; une pensée foudroyante s'élève et me menace, elle change en douleur mes mouvements les plus tendres, et ne me permet d'autre espoir que cette incertitude de la destinée, qui laisse errer la mort sur tous les âges (II, 200).

Ici, il nous paraît pertinent de mettre en parallèle l'amour de Madame de Cerlebe et de Madame de Staël pour leur père respectif. Mais nous pourrions aussi évoquer l'importance de la relation paternelle avec Dieu et Jésus-Christ pour les protestants. Madame de Cerlebe démontre cette affinité qui symbolise presque la même foi en son Père créateur. Elle évoque des images religieuses paternelles en utilisant des mots comme « conviction », « délivrance » et « merveilleuse », dans une scène où son parent viendrait à son secours si elle était malade et prendrait soin de son esprit et de son corps (II, 200). De plus, elle réagit au sujet du calme et de la délivrance qu'il lui inspire : « je trouve ce repos nécessaire dans la conviction où je suis, que mon père porte bonheur à ma destinée; quand je dors sous son toit, je ne crains point d'être réveillée par quelques nouvelles funestes » (II, 200). Une relation spirituelle et un rapport individuel et privé avec Dieu sont à la base du protestantisme, religion dans laquelle le fidèle entre en relation avec Dieu de manière privilégiée par ses prières et par une consultation directe des Écritures. Remarquons que Madame de Cerlebe établit que l'autorité appartient plus naturellement aux pères biologiques qu'aux prêtres. De plus, nous constatons que l'objectif de Madame de Staël est de montrer que les pères peuvent exercer une autorité plus instinctivement que le clergé catholique. Cette opinion de Madame de Cerlebe figure dans ce paragraphe :

La puissance que la religion catholique a voulu donner aux prêtres, convient véritablement à l'autorité paternelle; c'est votre père qui connaissant toute votre vie, peut être votre interprète auprès du ciel ; c'est lui dont le pardon vous annonce celui d'un dieu de bonté ; c'est sur lui que vos regards se reposent avant de s'élever plus haut ; c'est lui qui sera votre médiateur auprès de l'Être suprême, si dans les jours de votre jeunesse, les passions véhémentes ont trop entraîné votre cœur!
(II, 200)

Nous l'avons mentionné les idées protestantes de Madame de Cerlebe ne sont pas aussi libérales que celles des Lebensei et l'influence du père comme intermédiaire reste importante pour favoriser sa destinée. Madame de Cerlebe et d'autres femmes catholiques, comme Madame de Lebensei, Delphine, et même à sa mort, Madame de Vernon, sont ouvertes aux idées protestantes et à l'importance de l'accès personnel à la foi et au salut spirituel. Cela nous montre que Madame de Staël soutient sans doute le protestantisme avec un discours qui est très favorable en faisant une apologie du protestantisme. Elle présente aussi des points de vue opposés avec des personnages de confession catholique. Malgré cette présence du catholicisme, les discours protestants qui valorisent l'individu dans la pratique de la religion sont bien visibles. Pour continuer l'analyse du discours protestant, il nous faut aussi présenter quelques personnages catholiques, représentatifs des critiques formulées par l'auteure à propos de cette confession.

Abordons maintenant la société que fréquente Delphine et l'importance des personnages secondaires. Tout d'abord, Mademoiselle d'Albémar est la belle-sœur et confidente de Delphine. Le roman épistolaire inclut une correspondance régulière entre Delphine et Louise. Louise, religieuse, dévote et catholique, retirée de la société, constitue un pôle de stabilité émotionnelle et un soutien pour Delphine. Mais, Mademoiselle d'Albémar est un personnage qui ne connaît pas le "monde", au sens de mondanité, et elle en de fait limitée dans sa capacité à guider Delphine. Nous remarquons que sa foi est intégrée à sa vie quotidienne et qu'elle est satisfaite de sa vie religieuse et de sa décision de ne rechercher ni le mariage ni la maternité. Elle écrit qu'elle « [n'a] jamais voulu [se] marier quoique [sa] fortune attirât beaucoup de prétendants » (I, 83). Lorsque nous revenons à l'analyse du

discours protestant, nous voyons qu'il apparaît souvent, au sein du roman, encadré d'un discours catholique. Dans le cas de Louise, il ne s'agit pas d'une influence catholique décrite comme négative : elle représente une voix raisonnable qui ne se conforme pas aux stéréotypes d'un catholicisme superstitieux ou fanatique. Delphine ne critique pas sa belle-sœur, mais au contraire la considère avec estime et apprécie ses conseils et son soutien inconditionnel.

Lorsque nous parlons du fanatisme de la religion catholique, nous pensons à Matilde et Thérèse d'Ervins, qui sont très pieuses et témoignent d'une obéissance aux préceptes rigides de l'Église. Comme nous l'avons déjà constaté, Matilde représente l'inflexibilité du catholicisme, que Delphine critique. Nous analyserons dans la prochaine partie le fanatisme de Thérèse et sa décision de devenir religieuse en manière de pénitence. Madame de Ternan fait aussi partie de cette catégorie de femmes qui adoptent une forme rigide et extrême du catholicisme. C'est elle qui pousse Delphine à prendre le voile. Cependant, elle ne le fait pas seulement à cause de ses convictions religieuses, mais a priori pour empêcher l'union de Léonce et Delphine d'après la volonté de sa sœur, Madame de Mondoville, la mère de Léonce. Madame de Ternan est très sévère avec les religieuses du couvent et il y a en elle un élément d'hypocrisie : « Madame de Ternan remplissait les devoirs de sa place avec décence, mais sans que rien en elle pût émouvoir le cœur par des sentiments religieux » (II, 242). Madame de Ternan, en tant qu'abbesse du couvent, devrait être un modèle de sincérité, mais nous voyons par le complot avec Madame de Mondoville contre Delphine que Madame de Ternan n'est pas une catholique exemplaire, ni même une guide spirituelle qui est à la recherche de la spiritualité sincère. Madame de Ternan, comme religieuse catholique,

représente aussi la corruption et l'abus de pouvoir de la l'Église. Mais, nous constatons que c'est plutôt la personnalité même de Madame de Ternan qui provoque la corruption.

Delphine écrit au sujet de Madame de Ternan : « Madame de Ternan obtiendra de moi ce qu'elle voudra, elle ne se doute pas de l'empire qu'elle a sur ma volonté; j'irais au bout du monde pour la voir habituellement » (II, 166). Nous remarquons d'ailleurs que cet empire est en grande partie dû à la ressemblance de Madame de Ternan avec Léonce plutôt qu'à son statut comme religieuse. De plus, dans la même lettre V de la cinquième partie, Delphine écrit à sa belle-sœur que rien en Madame de Ternan « ne peut expliquer pourquoi elle s'est faite religieuse, et quand elle cause, elle a l'air de l'oublier tout à fait » (II, 166). Finalement, dans la lettre VIII de la cinquième partie de Delphine, nous apprenons la vérité sur le caractère de Madame de Ternan grâce à ce que Madame de Cerlebe dit à Delphine :

elle n'est dans la réalité ni très sévère, ni très religieuse; mais elle a pris de tout cela ce qu'il faut pour avoir le droit de commander aux autres. L'amour-propre lui a fait quitter le monde, l'amour-propre est son seul guide encore dans la solitude; elle conserve une sorte de grâce, reste de sa beauté, souvenir d'avoir été aimée, qui vous fera peut-être illusions sur son véritable caractère; mais si quelque circonstance vous mettait jamais dans sa dépendance, vous verriez si je vous ai trompé (II, 170-171).

Finalement, Madame de Vernon, la mère de Matilde, est une catholique qui, au moment de la mort, s'ouvre aux idées plus libérales du protestantisme. Bien qu'elle ait élevé sa fille d'une façon assez superstitieuse dans la foi catholique, elle semble sur le point de se convertir au protestantisme sur son lit de mort. Delphine la décrit comme un être à l'esprit et aux opinions indépendants. Madame de Vernon rejette en quelque sorte le catholicisme en refusant de se soumettre aux rites catholiques lors de sa mort. Delphine engage souvent la conversation avec Madame de Vernon sur la question de la rigidité de la morale et des

croyances catholiques de Matilde. Delphine critique souvent cette rigidité qu'elle récuse dans son itinéraire spirituel.

Après avoir traité le sujet de la religion et la présentation des opinions religieuses de plusieurs femmes proches de Delphine, nous passons maintenant à l'analyse de la religion, de la morale et de la vertu de Delphine en abordant les croyances qui, chez elles, paraissent proches du protestantisme. Nous verrons également les valeurs morales qui sont au cœur de son caractère généreux et les critiques qu'elle formule à l'encontre du catholicisme.

II. Delphine : la religion, la morale et la vertu

Dans cette section, nous analyserons la religion de Delphine en expliquant plus en détails ses croyances et les critiques du catholicisme qu'elles induisent. Nous commençons par son ouverture aux idées protestantes. Nous avons déjà abordé l'instruction religieuse de Delphine et sa réaction devant Matilde, qui l'accuse de ne pas être une assez bonne catholique. Pour développer l'opinion religieuse de Delphine, il sera aussi utile de présenter l'opinion de Madame de Staël à propos du protestantisme, dans quelques autres écrits.

i. Les idées protestantes

Dans la « présentation » du roman, Didier parle de la religion de Delphine comme d'« une religion éclairée qui est bien celle de tout un courant des Lumières déistes » (Didier, « présentation », dans Staël, I, 34). Le déisme philosophique admet l'existence d'un Dieu, tout en rejetant les dogmes et les religions. De plus, il y a une intolérance à l'endroit du clergé et des dogmes religieux qui influencent trop la vie spirituelle du croyant avec de l'importance mise sur le fait de centrer la foi sur l'Évangile (Cottret, 395). Le déisme participe de la même culture que le protestantisme dans la mesure où il « invite à pratiquer la

religion de ses pères, célébrer la vertu et rendre hommage à l'Être Suprême... Religion naturelle donc, mais marquée par le message de l'Évangile et qui réserve une place au Christ » (Cottret, 395). Dans *Delphine*, l'héroïne n'a pas besoin de l'influence des prêtres de l'Église catholique et nous verrons qu'elle évoque « l'Être suprême » elle-même, ce qui démontre une indépendance dans la religion qui permet à l'individu d'avoir accès à la spiritualité sans intermédiaire. Delphine, nous l'avons dit, est très réceptive aux idées protestantes et à la religion réformée. Nous soulignons qu'elle respecte énormément Monsieur de Lebenzei, et bien qu'elle n'agira pas selon ses conseils, elle restera néanmoins ouverte à ses idées et à ses explications. De plus, elle considérera la liberté qu'il lui propose, mais le devoir familial et le devoir d'amitié pour Matilde empêcheront Delphine d'incarner les valeurs et la liberté proposées par le protestantisme. L'opinion de la société et l'amour pour l'autre font obstacle au bonheur pour Delphine. Puis, lorsqu'elle essaie de trouver un asile, elle se réfugie en Suisse, pays protestant, où elle peut s'échapper de la société. L'héroïne veut croire dans une religion plus naturelle et positive qui fait appel à l'âme. Elle ne proclame pas le protestantisme comme sa religion positive, mais nous remarquons qu'elle ne tient pas rigoureusement à la religion catholique dans laquelle elle est baptisée. Lorsque Delphine parle de « sa religion » et quand elle fait référence à l'éducation religieuse que Monsieur d'Albémar et Louise lui ont donnée, elle insiste sur le fait que c'est « de [son] Dieu et de [son] propre cœur qu'[elle fait] dépendre [s]a conduite » (I, 125). Cela signifie pour notre travail une indépendance spirituelle de Delphine et une spiritualité qui ne dépend pas des rites d'un culte et d'une église, mais ce sont ses propres convictions qui guident la morale et les actions. Elle tient aussi à « l'idée d'un Dieu puissant et miséricordieux » et à ses yeux,

la religion ne doit pas se réduire à une somme d'exercices de pénitences imposés par des prêtres autoritaires.

Delphine ne dépend pas des prêtres ni des hommes pour agir. Le fait qu'elle soit veuve lui procure une certaine liberté et c'est surtout sa générosité, voire son abnégation, qui signalent les qualités de son caractère. Ces caractéristiques sont propres au christianisme en général, mais nous insistons sur le fait qu'ils font partie aussi de la conscience de Delphine et de son travail spirituel. Delphine est une jeune femme charitable qui mêle à ses actes de générosité de la sincérité et de la joie. Mais, les actions de bienfaisance de Delphine entraînent des conflits et, d'après l'analyse de Geneviève Lafrance, il s'agit « d'évaluer les pertes encourues par Delphine et de comprendre comment Madame de Staël, qui lui fait payer particulièrement cher ses prodigalités, reconsidère l'idéal bienfaisant des Lumières » (Lafrance, 238). Par exemple, elle donne la dot à Matilde, ce qui précipite l'union de sa cousine avec Léonce, et fera éventuellement obstacle à son propre amour pour le jeune homme ; puis Delphine perd sa réputation après avoir favorisé et gardé secrète la relation de Thérèse avec Monsieur de Serbellane ; enfin, la situation est catastrophique pour l'héroïne lorsqu'elle essaie d'aider Monsieur de Valorbe en lui donnant de l'argent et en lui rendant visite, épisode conduisant à sa séquestration. En somme, Delphine brûle du désir d'aider les autres, même si cela entraîne des conséquences assez douloureuses pour elle. Ses convictions ne sont jamais trahies, car elle ne s'attache pas à l'opinion publique et elle suit au contraire les mouvements de son cœur et les commandements de Dieu.

En effet, la morale, l'esprit de sacrifice, la générosité et l'altruisme sont tous des éléments à la base de la conviction morale et religieuse de Delphine. La morale est pour elle

le souverain bien; et elle entend se conduire selon les règles qu'elle s'est elle-même imposée. Nous remarquons que ses vertus, celles de la charité, de l'amour, de la générosité, de la bienfaisance, du pardon, de la patience, de la maîtrise de soi et de la bonté comme le fruit de l'Esprit sont caractéristiques du protestantisme comme du catholicisme. Bien que ses croyances incorporent les éléments du catholicisme et du protestantisme, elle agit dans l'intérêt des principes moraux de sa conscience et non en vertu des dogmes de l'Église catholique. Elle n'agit pas en fonction de croyances superstitieuses ni fanatiques, mais selon une morale personnelle nourrie de spiritualité. Même Madame de Staël constate dans *De l'influence des passions* la supériorité d'une foi ancrée sur la morale plutôt que sur le respect scrupuleux des dogmes : « Les qualités naturelles, développées par les principes, par les sentimens de la moralité, sont de beaucoup supérieures aux vertus de la dévotion » (Staël, *De l'influence des passions*, 230).

Afin de mieux saisir les sympathies de l'héroïne avec le religion réformée, il convient d'analyser plus en profondeur le rapport qu'entretient le personnage avec Madame de Cerlebe, en revenant brièvement sur la scène de la première communion protestante (II, 191). Dans la lettre XVI de la cinquième partie, Delphine décrit à Mademoiselle d'Albémar ses impressions sur cette cérémonie. En examinant le texte, Béatrice Didier explique que ce n'est pas par hasard que Madame de Staël consacre une lettre à l'exaltation des beautés des cérémonies religieuses de l'Église protestante : « Madame de Staël a voulu montrer que l'on pourrait tout aussi bien chanter la beauté des cérémonies protestantes que celle des catholiques dont Chateaubriand s'était exclusivement fait le chanfre » dans le *Génie du christianisme* (II, note 44, 396). La cérémonie protestante est incontestablement une

expérience profonde et touchante pour Delphine. Delphine est une jeune personne très sensible et, dans les moments de sa vie où elle doit faire face à la douleur, à l'amour impossible et à la réprobation sociale, nous constatons qu'elle est à la recherche d'un refuge pour son esprit et d'un repos spirituel authentique. À la suite de sa visite de l'Église protestante, elle décrit son expérience de la façon suivante : « je me suis livrée aux sentiments que j'éprouvais, sans réfléchir aux projets que pouvait avoir madame de Cerlebe en me rendant témoin d'une scène si attendrissante [la communion de sa fille] » (II, 191).

Delphine déclare encore :

c'est une chose touchante que les cérémonies des protestants!
Ils ne s'aident pour vous émouvoir que de la religion du cœur,
ils la consacrent par les souvenirs imposants d'une antiquité
respectable, ils parlent à l'imagination sans laquelle nos
pensées n'acquerraient aucune grandeur, sans laquelle nos
sentiments s'étendraient point au-delà de nous-mêmes [...] (II,
192).

Delphine est touchée par une religion qui parle à son cœur et qui évoque son imagination d'une façon sincère. Elle constate que la superstition et les rituels scrupuleux ou bizarres sont inutiles « pour recevoir une impression religieuse et profonde » qui développe la morale (II, 192). Le caractère de Delphine trouve un écho auprès de la sincérité et de la fraternité de l'Église protestante où l'expression religieuse fait appel à l'individu et à l'âme d'une façon plus personnelle que dans l'Église catholique. Elle considère que l'élévation de l'âme n'est conditionnée ni par l'éventuelle sainteté d'un lieu ni par un protocole outré. L'expérience de la cérémonie représente une façon pour elle d'éclairer sa vie et de reconnaître ses sentiments intimes et profonds lorsqu'elle observe la famille de Madame de Cerlebe, unie devant Dieu en une « chaîne d'affection de siècle en siècle » (II, 193).

Rappelons l'expérience personnelle que Madame de Staël évoque dans *De l'Allemagne* au sujet de ses impressions à la vue d'un culte protestant à la campagne.

Madame de Staël vante la simplicité de la religion protestante et elle répond aux critiques en expliquant que l'austérité ou le manque d'éclat reprochés aux cérémonies protestantes sont en vérité des preuves de simplicité et de recueillement. Elle écrit :

Des cérémonies plus ou moins bien exécutées, selon la richesse des villes et la magnificence des édifices, ne sauraient être la cause principale de l'impression que produit le service divin ; ce sont ses rapports avec nos sentiments intérieurs qui nous émeuvent, rapports qui peuvent exister dans la simplicité comme dans la pompe (Staël, A, II, 261)

Madame de Staël partage les mêmes sentiments que Delphine. Dans l'église protestante de campagne « dépouillée de tout ornement », l'auteure est frappée par la sincérité du culte et par les émotions qu'elle a éprouvées en écoutant de la musique et les paroles du pasteur (Staël, A, II, 261) :

la musique même, que les saints les plus austères ont placée dans le ciel comme la jouissance des bienheureux, se faisait à peine entendre, et les psaumes étaient chantés par des voix sans harmonie, que les travaux de la terre et le poids des années rendaient rauques et confuses ; mais au milieu de cette réunion rustique, où manquaient toutes les splendeurs humaines, on voyait un homme pieux dont le cœur était profondément ému par la mission qu'il remplissait. (Staël, A, II, 261)

Madame de Staël note le caractère plus intimiste du culte protestant dans cette image du pasteur et de son fils partageant la tâche de donner la communion. Le fils, même s'il est laïc, exerce également une fonction de ministre de l'Église : « tous deux s'adressèrent en communiant ensemble les passages de l'Évangile faits pour resserrer d'un même lien les étrangers comme les amis ; et, en renfermant dans leur cœur tous les deux leurs sentiments les plus intimes » (Staël, A, II, 262). Nous remarquons finalement que la cérémonie

protestante, tant pour Delphine que pour Madame de Staël, est le symbole de la fraternité entre fidèles et d'une piété sincère. La simplicité de la pratique religieuse protestante frappe également l'esprit de Delphine, qui voit dans le dépouillement et la sobriété du culte protestant une richesse spirituelle qu'elle ne retrouve pas dans la religion catholique.

III. L'esprit de libre examen protestant et l'introspection de Delphine

Avant de passer à l'analyse de l'introspection chez l'héroïne, nous souhaitons revenir à l'importance du libre examen protestant. Le protestantisme attache une grande valeur à la vie intérieure des fidèles et à la représentation de la foi et de la morale développées par le libre examen de la conscience devant Dieu. La vie spirituelle de l'individu est au cœur du protestantisme et « la vie intérieure du croyant n'est pas seulement pour lui le lieu où s'accomplit le mystère du salut, elle est la source de toute l'action chrétienne dans le domaine du dogme comme dans celui de l'Église » (Bertrand, 266). Même si Luther et Calvin, constate Bertrand, sont chacun à l'origine de la pensée protestante, « le protestantisme n'est pas, ne veut pas être une doctrine [...] le protestantisme n'est pas une Église, il est une vie » (Bertrand, 266). Le libre examen représente le travail dans la vie intérieure du croyant et cet esprit d'examen fait ressortir encore une fois l'importance de la recherche personnelle de la vérité au lieu de la soumission aveugle à une doctrine. Madame de Staël associe le libre examen à la religion réformée, et elle puise à cette pratique pour formuler ses critiques du catholicisme (Staël, A, II, 244-245). Elle écrit dans *De l'Allemagne* que « le droit d'examiner ce qu'on doit croire est le fondement du protestantisme. [...] Le protestantisme devait donc suivre le développement et le progrès des lumières » (Staël, A, II, 247). Selon elle, le libre examen n'est pas incompatible avec le besoin de croire. Elle affirme à plusieurs reprises que

le protestantisme est une religion supérieure et qu'il permet « la réunion d'une foi vive avec l'esprit d'examen » (Staël, A, II, 243). Le libre examen fait partie de la vie spirituelle du protestant et « la vérité sans la recherche de la vérité n'est que la moitié de la vérité » (Janton, 109). L'Église catholique, selon Janton, est souvent associée à la conception de « l'esprit de soumission et d'humilité intellectuelle », alors que le protestantisme met au contraire en valeur la liberté de l'esprit (Janton, 109). La Réforme rejoint ainsi la liberté des Lumières, qui éprouvent le besoin de porter des jugements, de formuler des opinions et des pensées sans entraves. Janton écrit au sujet des protestants que « la liberté de leur attitude religieuse correspond effectivement aux exigences de la vie spirituelle » (Janton, 110). Janton suggère que le principe de liberté fait partie intégrante du protestantisme et Calvin en fait le « 'témoignage intérieur du Saint-Esprit' » (Janton, 85).

Nous attirons maintenant l'attention sur Delphine, qui incarne parfaitement cette faculté de libre examen. Le genre épistolaire nous donne accès à des lettres dans lesquelles l'héroïne exprime ses pensées, ses inquiétudes et ses réflexions. Le lecteur a un accès privilégié à la réflexion de Delphine non seulement grâce à ses lettres, mais aussi aux notes fragmentaires qu'elle rédige au cours de son voyage dans la cinquième partie. Ces fragments fonctionnent en quelque sorte comme un journal intime qui reflète les pensées et les réactions de Delphine. Tout cela témoigne parfaitement de sa tendance à l'introspection et au libre examen. Elle recherche systématiquement le motif de ses croyances, de ses sentiments et de ses actes. L'analyse personnelle de Delphine porte sur la condition masculine et féminine, sur la sévérité de la société envers la femme, de même que sur les questions morales et spirituelles que fait naître sa passion contrariée. Lorsque Delphine écrit à sa belle-sœur,

Mademoiselle d'Albémar, il s'agit, selon Didier, de correspondances « proches du journal ou de l'examen de conscience » (Didier, « présentation », dans Staël, I, 25). Didier constate bien la différence entre le catholicisme et le protestantisme dans *Delphine* en affirmant que « le protestantisme est représenté comme une forme de christianisme plus ouverte, plus pure, faisant davantage place au libre examen, et se passant volontiers de l'intermédiaire d'un ministre » (Didier, « présentation », dans Staël, I, 35). Madame de Vernon décrit par ailleurs Delphine comme quelqu'un de très spirituel (I, 78). Cet aspect de sa personnalité est patent dans la lettre V de la deuxième partie lorsque l'héroïne écrit à Louise au sujet de sa méditation sur la destinée et sur la douleur d'un amour impossible. Cette lettre évoque à plusieurs reprises les dimensions de la prière et du libre examen qui attestent de la spiritualité de Delphine quand elle est seule dans la nature. Elle fait référence à son âme, à la condition de son esprit et elle est à la recherche d'un repos éternel. En rappelant l'affection de Monsieur d'Albémar et son attitude envers la morale, la religion et la vie elle est envahie par beaucoup d'émotion et elle prie Dieu de la délivrer de « tourments si cruels » (I, 224) :

Ô Dieu! [s'écria-t-elle], vous êtes là, dans ce sublime séjour, si digne de la toute-puissance et de la souveraine bonté! Les souffrances d'un seul être se perdent-elles dans cette immensité? ou votre regard paternel se fixe-t-il sur elles, pour les soulager et les faire servir à la vertu? Non, vous n'êtes point indifférent à la douleur, c'est elle qui contient tout le secret de l'univers (I, 224).

En outre, il convient de préciser que d'après Didier, cette lettre indique à l'époque de Madame de Staël l'influence du piétisme, courant spirituel qui représente une doctrine « d'une secte luthérienne fondée au XVII^e siècle et insistant sur la piété personnelle et le sentiment religieux plus que sur le dogmatisme orthodoxe » (*Le nouveau Petit Robert*, 1945).

De plus, Didier note que cette lettre est représentative de « l'importance de la religion dans le roman » (Note 4, deuxième partie, I, 523).

Mais, ce qui nous intéresse, c'est l'aspect du libre examen dont l'attitude de Delphine témoigne dans ce passage. D'abord, la méditation symbolise ce travail d'introspection et cette volonté de comprendre son esprit et le monde qui l'entoure. La retraite spirituelle permet à Delphine de soustraire son âme aux circonstances douloureuses de sa vie; l'introspection est pour la jeune femme un moyen d'apaiser son cœur. Un autre élément fondamental du protestantisme, fortement lié au libre examen, est la prière, ainsi que l'affirme Calvin : « la prière est une sorte de communication entre Dieu et nous, par laquelle nous exposons devant lui nos désirs, nos joies et nos plaintes, bref, tous les mouvements de notre cœur » (Calvin dans Janton, 111). Or, la piété personnelle implique ce rapport individuel et direct avec Dieu. C'est ainsi que Delphine légitime l'usage qu'elle fait de la prière : « hier je passai quelques instants plus calmes, en cessant de lutter contre mon caractère naturel. Je descendis, vers le soir, dans mon jardin, et je méditai pendant quelque temps » afin de chercher « un avenir, un autre monde, où l'âme [puisse] se reposer » (I, 222-223). Nous voyons, encore une fois, l'esprit de libre examen chez Delphine. Par le biais privilégié de la prière solitaire, elle cherche intérieurement la raison et la morale pour la guider tout en ayant une foi inébranlable dans un Dieu tout-puissant. Delphine se dit indépendante dans la pensée grâce à l'éducation religieuse qu'elle a reçue de son époux : « mais le généreux protecteur de mes premières années, estimait assez mon caractère pour vouloir développer ma raison, et jamais il ne m'a fait admettre aucune opinion, sans l'approfondir moi-même, d'après mes propres lumières » (I, 419). Delphine assure qu'elle a

toujours « librement examiné » les circonstances de sa vie et les questions religieuses, et qu'elle ne dépend pas des « habitudes commandées, ni [des] impressions irréfléchies de l'enfance » (I, 419). Selon elle, le libre examen et, plus encore, « les pensées élevées » se révèlent indispensables dans les domaines de la vertu et de l'amour (I, 423). Dans la troisième partie, Delphine revient plus en détail sur son esprit éclairé et sur l'importance de l'introspection. Didier commente le thème de la religion dans *Delphine* et elle considère la religion de l'héroïne comme « celle du cœur », et remarque que ce thème devient « plus prégnant à mesure que l'intrigue progresse », puisque le début s'attache surtout à montrer les « manifestations du fanatisme de Matilde », alors que Delphine n'a « pas encore [...] l'occasion d'exposer ses idées religieuses » (Note 16 de la troisième partie, I, 530). Delphine applique la méthode du libre examen pour mieux comprendre sa situation amoureuse. Elle est à la recherche d'une paix intérieure et elle n'imagine pas que des différends religieux puissent condamner son amour. En dépit de sa volonté d'être fidèle à la morale et d'exercer le devoir du questionnement religieux, Delphine est confrontée à un dilemme douloureux; elle se trouve en effet déchirée entre ses aspirations morales et son amour :

Mais, quand j'implore le ciel où ma raison et mon cœur placent
un Être souverainement bon, il me semble qu'il ne condamne
pas ce que j'éprouve ; rien en moi ne m'avertit qu'aimer est un
crime ; et plus je rêve, et plus je prie, et plus mon âme se
pénètre de Léonce. (I, 491).

Delphine critique les motifs superstitieux qui poussent Thérèse d'Ervins à devenir religieuse; dans son cas à elle, la prise de voile est une décision plus réfléchie, mais ne répond pas uniquement à un véritable appel religieux. Elle est poussée à accepter de prononcer ses vœux malgré sa réputation ternie par l'épisode de Monsieur de Valorbe et par

l'influence de Madame de Ternan qui veut empêcher l'union entre Delphine et son neveu Léonce. Thérèse est représentative d'un catholicisme fanatique : sa prise de voile est une pénitence qu'elle s'inflige pour « avoir été adultère et pécheresse aux yeux de sa religion » (Didier, « présentation », dans *Staël*, I, 33). Les causes, affectives et rationnelles, qui incitent Delphine et Thérèse à entrer au couvent diffèrent largement. Delphine montre davantage un esprit d'examen et libre avec de la contemplation personnelle alors que Thérèse entre dans le couvent pour se punir et « se sacrifier », à cause de l'influence des prêtres et de l'opinion de la société (I, 277). Delphine rejette les raisons superstitieuses de Thérèse et elle affirme vouloir agir en suivant la raison. Il faut insister sur le fait que Delphine est aussi un être profondément sensible. Cette quête de la raison est par le fait même un rempart contre sa sensibilité. Par ailleurs, Delphine est convaincue que « les idées religieuses » bien recherchées sont « un meilleur appui pour la morale, que le culte de l'honneur et de l'opinion publique » (I, 427). Quant à la superstition, Goodden écrit : « Superstitious adherence to religious form offends Delphine, as it is bound to offend one of her enlightened background, because it imprisons immature minds rather than leading to the general good » (Goodden, 35). Goodden constate que la décision de Thérèse d'entrer dans le couvent est basée sur la culte « de la douleur » et sur la mortification. En revanche, Delphine est à la recherche de la solitude avec le désir d'une réflexion, d'une introspection personnelles et de la mise à distance des jugements de la société. Thérèse obéit à une loi qu'elle juge « [impérieuse] » et qui la sépare de Monsieur de Serbellane. Elle voit dans la religion un asile qui la sauverait de l'amour. Delphine ne peut, comme Thérèse, « adopter aveuglément toutes les croyances qui remplissent son imagination » (I, 498).

Delphine se sent souvent assaillie par l'émotion qu'elle éprouve dans les moments difficiles, notamment dans cette église où se tient à la fois le mariage de Léonce et la prise de voile de Thérèse. Delphine vit intensément ces moments douloureux parce qu'elle est très sensible et que ses émotions sont alors « sans bornes » (I, 506). Les éléments externes, comme la musique ou la simplicité des cérémonies, contribuent à la plonger dans une méditation rêveuse. La sensibilité de Delphine et le besoin de se réfugier en Dieu pour trouver la paix intérieure sont démontrés lors de la cérémonie où Thérèse prononce ses vœux. Delphine fait ainsi part de ses impressions à Mademoiselle d'Albémar :

Je me jetai à genoux cependant par une dernière inspiration secourable, et j'adressai à Dieu la prière qui sans doute a été entendue. 'Oh Dieu! m'écriai-je, éclairez-moi d'une lumière soudaine! Tous les souvenirs, toutes les réflexions de ma vie ne me servent plus ; il me semble qu'il se passe en moi des transports inouïs qu'aucun devoir n'avait prévus' (I, 511).

Voyons combien l'état d'esprit de Delphine est différent de celui de Thérèse. En considérant la vie recluse dans un couvent, Delphine se demande avec plus d'acuité encore s'il « suffit d'une résignation courageuse et de la religion naturelle, pour trouver du repos dans un asile » (II, 131). C'est surtout dans les Fragments écrits par Delphine pendant son voyage en Suisse qu'on peut identifier son esprit de libre examen. Nous voyons prendre forme dans ces fragments la spiritualité de Delphine et ses pensées cheminer en son esprit. Considérons le passage suivant :

Je ne regardais jamais la nature sans m'élever jusqu'aux pensées religieuses qui nous lient à ses majestueuses beautés ; jamais je ne pouvais entendre un mot touchant, une plainte, un regret, sans que la sympathie ne m'inspirât les paroles qui pouvaient le mieux consoler la douleur. Mon âme constamment émue me transportait hors de la vie réelle, quoique les objets extérieurs produisissent sur moi des impressions toujours

vives ; chacune de ces impressions me paraissaient un bienfait du ciel, et l'enchantement de mon cœur me faisait croire à quelque chose de merveilleux dans tout ce qui m'environnait. (II, 140).

Il importe de souligner que les fragments témoignent aussi d'un moment de désespoir où Delphine pense frôler la folie : « Peut-être qu'en effet ma raison est troublée, un caractère enthousiaste et passionné ne serait-il qu'un premier pas vers la folie? » (II, 146). Autrement dit, cette introspection n'est pas seulement fondée sur la raison, Delphine n'est pas entièrement maîtresse de ce qu'elle ressent et l'écriture semble un secours contre elle-même.

D'après Didier, ce n'est pas la vie conventuelle qui rapproche Delphine de Dieu, mais ce sont les moments où elle s'échappe de la discipline du couvent et se promène dans le jardin. Elle vit alors une intense expérience spirituelle :

Cet été même, quand je n'avais plus à attendre que des peines, vingt fois au milieu de la nuit, me promenant dans le jardin de l'abbaye, je regardais les Alpes et le ciel, je me retraçais les écrits sublimes qui, dès mon enfance, ont consacré ma vie au culte de tout ce qui est grand et bon : les chants d'Ossian, les hymnes de Thomson à la nature et à son créateur, toute cette poésie de l'âme qui lui fait pressentir un secret, un mystère, un avenir, dans le silence du ciel et la beauté de la terre, le merveilleux de l'imagination enfin, m'élevait quelquefois dans la solitude au-dessus de la douleur même (II, 252).

Delphine est capable de trouver l'inspiration spirituelle en elle-même et dans la nature. Le couvent ne constitue pas à ses yeux le seul lieu propice pour l'inspiration religieuse ou éclairée. Elle s'inspire de la nature sans ressentir le besoin de s'appuyer sur les pratiques des religieuses au couvent. De ce fait, Delphine semble l'adepte d'une religion naturelle et fait preuve d'un rapport spirituel plus sincère et plus intime avec Dieu.

En nous penchant sur le libre examen de Delphine, nous voyons qu'elle démontre un désir sincère de rechercher la vérité et d'adopter une religion qui reflète la morale et les

valeurs qu'elle reconnaît comme supérieures. Victime, cependant, du jugement des autres et de sa propre souffrance, elle n'entre pas au couvent de son propre chef, car elle cède à l'opinion publique à la douleur et à la mélancolie provoqués par la situation qu'elle vit. De plus, comme nous l'avons déjà constaté, Delphine choisit ce couvent en raison surtout de la fascination qu'exerce sur elle Madame de Ternan parce qu'elle ressemble énormément à Léonce. Tout ce travail de libre examen n'est pas perdu, cependant, car Delphine tient à ses croyances personnelles jusqu'à la fin du roman : sa prise de voile est une décision motivée essentiellement par la crainte de la douleur. Voici ce qu'elle en dit à Madame de Cerlebe :

Autrefois [...], je ne craignais pas du tout l'opinion, et je ne consultais jamais que le propre témoignage de ma conscience ; mais depuis que le monde a trouvé l'art de me faire mal dans mes affections les plus intimes, depuis que j'ai vu qu'il n'y avait pas d'asile contre la calomnie, même dans le cœur de ce qu'on aime, j'ai peur des hommes, et je tremble devant leur injustice, presque autant que devant mes remords; enfin j'ai tant souffert, que je n'ai plus qu'un vif désir, celui d'éviter de nouvelles peines (II, 238).

Même si Delphine a résolu de participer activement aux cérémonies du couvent et de prononcer ses vœux, elle reconnaît que les cérémonies et les rites qui les accompagnent ne « produis[ent] aucune impression sur elle » et « qu'aucun objet extérieur ne frapp[e] même son imagination » (II, 241). Delphine n'a besoin ni des symboles ni des cérémonies pour méditer et pour se livrer à un libre examen de son cœur. Elle exerce elle-même la capacité de raisonner, de rechercher la paix intérieure et de trouver une résolution à la situation dans laquelle elle se trouve. Même lorsque Delphine pratique les rites catholiques et prononce les vœux d'une religieuse catholique, nous constatons qu'elle affiche une conviction personnelle, toujours indépendante des cultes, des rites ou des couvents, fruit, comme nous l'avons

souligné, de l'éducation humaniste et tolérante de son mari ; cette instruction lui sert de guide et de soutien dans sa recherche d'une foi éclairée.

Dans le troisième et dernier chapitre de ce travail, nous examinerons la représentation romanesque des rôles protestants et l'influence de l'opinion protestante de Monsieur de Lebensei sur Delphine. Dans un premier temps, nous consacrerons notre analyse aux idées protestantes de Monsieur de Lebensei avant d'examiner le statut du divorce et la place qu'il occupe dans le récit des amours de Delphine et de Léonce. En second lieu, ce dernier chapitre sera consacré au rôle d'intermédiaire féminin dans le protestantisme et à la place accordée à ce rôle dans les deux conclusions distinctes rédigées par Madame de Staël. Nous montrerons que Delphine joue à plusieurs reprises dans le roman un rôle d'intermédiaire ou de guide qui la rapproche de la fonction de pasteur ou de diaconesse. Ceci nous permettra de mieux saisir à quel point les deux conclusions écrites par Madame de Staël mettent en valeur la pensée protestante et exaltent le modèle de spiritualité adopté par l'héroïne.

Chapitre 3

***Delphine*: guides et intermédiaires spirituels**

Nous venons de décrire le caractère moral de Delphine, ses critiques du catholicisme et l'importance du libre examen. Nous avons vu que le protestantisme accorde une grande importance à la liberté de la foi et à la participation de l'individu dans son propre parcours spirituel, sans l'influence d'un prêtre ou d'un dogme contraignant. Cette autonomie propre à la religion réformée n'empêche pas Madame de Staël de donner à certains de ses personnages un statut non officiel de guide ou d'intermédiaire spirituel. C'est le cas d'Henri de Lebensei et de Delphine. Le premier, protestant et partisan des idéaux révolutionnaires, joue un rôle de confident auprès des héros. Il tente de les aider en leur exposant ses vues sur le bonheur individuel et sur le divorce. Delphine se révèle quant à elle une intermédiaire religieuse auprès de sa tante Sophie de Vernon et de Léonce. Nous verrons que c'est dans l'accompagnement vers la mort que se révèle pleinement la spiritualité très personnelle de l'héroïne. Nous examinerons comment l'acceptation de ce rôle la distingue des autres femmes.

I. Monsieur de Lebensei : confident de Léonce et Delphine

Henri de Lebensei est un personnage d'une extrême importance pour la représentation du discours protestant dans *Delphine*. Madame de Staël met en scène une discussion sur la religion par le biais des lettres de Monsieur de Lebensei à Delphine et à Léonce. Homme de politique assez libérale, il fait l'éloge du protestantisme en le comparant au catholicisme. Lebensei est une voix de liberté : celle de l'individu et du culte religieux. Balayé constate que

Henri est « un homme libre qui incarne la société de l'avenir » et « le seul vainqueur, l'homme qui, tourné vers l'avenir, tentera de réformer la société mauvaise », de faire triompher le progrès et les nouvelles idées (Balayé, *LL*, 126). En outre, Balayé affirme que Henri est « le personnage favori de Madame de Staël et son porte-parole » (Balayé, *LL*, Note 18, 126). Dans la première partie de ce dernier chapitre, nous analyserons l'influence protestante que Monsieur de Lebensei exerce dans le cadre du roman, et tout particulièrement sur Delphine et Léonce. Ensuite, nous étudierons le rôle du mariage et le statut du divorce dans le récit.

i. L'influence protestante de Monsieur de Lebensei

Henri est protestant, il fait partie de l'Assemblée constituante et il représente une pensée libre qui ne se préoccupe pas de l'opinion publique et des préjugés. Madame de Lebensei dit de son mari qu'il « est parfaitement indifférent à l'opinion de ce qu'on appelle la société, est très ambitieux d'atteindre un jour à l'approbation du monde éclairé » (I, 243). Il ne cache pas ses principes et il ne se gêne pas pour se montrer ouvertement protestant dans une société qui est très catholique. Une adéquation entre pensées protestante et révolutionnaire est ici sous-entendue. Selon Henri, le protestantisme est une religion qui ne se fonde pas sur un « culte de terreur et de menace » comme le culte catholique (Goodden, 35). Il estime que le protestantisme est la foi la plus favorable aux moeurs pures et à l'atteinte du bonheur véritable (Goodden, 35). Dans une lettre à Delphine, qui lui avait rendu visite, Madame de Lebensei décrit son mari comme un homme « très spirituel » qui la conduit « dans la route de la morale, de l'ordre et du bonheur » (I, 239). Pour cette épouse, Henri est « l'homme le plus remarquable par l'esprit », mais il est critiqué par d'autres (I, 240) :

Il a des opinions très indépendantes, assez de mépris pour les hommes en général, quoiqu'il ait beaucoup de bienveillance pour chacun d'eux en particulier. On a dit assez de mal de lui, surtout depuis que, dans les querelles politiques, il s'est montré partisan de la révolution (I, 241).

C'est dans la correspondance entre Henri et Delphine que nous apprenons de façon plus détaillée les opinions théologiques de celui-ci en ce qui concerne le protestantisme. Plus tard, Henri écrit à Léonce pour l'appuyer et l'aider à entrevoir une solution à sa situation avec Delphine. Écrivant au sujet de la religion catholique et protestante, il décrit la première de la façon suivante, en se servant de l'exemple particulier du mariage indissoluble :

La religion catholique est la seule qui consacre l'indissolubilité du mariage, mais c'est parce qu'il est dans l'esprit de cette religion d'imposer la douleur à l'homme sous mille formes différentes, comme le moyen le plus efficace pour son perfectionnement moral et religieux. (II, 63)

Henri ne supporte pas une religion qui utilise la doctrine, la souffrance et la force pour pousser les hommes à la vertu. Il constate que la politique, les institutions et les mœurs privées sont beaucoup trop influencées par la religion dans les pays catholiques. De plus, il considère cette influence pesante comme une des grandes erreurs du catholicisme, et suggère du même souffle que la religion protestante est capable de guider l'humanité, sans imposer ni la souffrance ni la terreur. Par ailleurs, il pense que le protestantisme est un guide qui mène à « tout ce qui est bon, comme vers tout ce qui est bien, par l'attrait et le penchant le plus doux » (II, 63). Henri décrit la religion protestante de la façon suivante dans la lettre XVII à Delphine :

La religion protestante, beaucoup plus rapprochée du pur esprit de l'Évangile que la religion catholique, ne se sert de la douleur ni pour effrayer ni pour enchaîner les esprits. Il en résulte que dans les pays protestants en Angleterre, en Hollande, en Suisse,

en Amérique, les mœurs sont plus pures, les crimes moins atroces, les lois plus humaines (II, 63).

Henri ne croit donc pas que le malheur rend l'homme plus vertueux, mais estime que la religion doit être humaniste, tout mettre en œuvre pour conduire au bonheur et inspirer la bienfaisance. Au lieu de s'attacher uniquement à la doctrine et à l'importance des prêtres, Henri constate que chaque individu devrait appliquer la religion et l'esprit d'examen lui-même.

Henri précise encore plus les convictions protestantes auxquelles il tient dans certaines lettres à Léonce. Il n'envisage pas de convertir Léonce—ni Delphine d'ailleurs—, mais il souhaite l'éclairer et lui offrir des conseils quant à son union possible avec la jeune femme. Pour lui, son identité protestante remonte à sa naissance et s'étend jusqu'à ses croyances présentes. Il n'a aucune considération pour les institutions barbares « qui dévouent tant d'être innocents au sacrifice des affections naturelles » à travers la prononciation des vœux religieux (II, 282). Il croit en une morale universelle :

que signifient ces devoirs qui tiennent aux circonstances, qui dépendent du caprice des lois, ou de la volonté des prêtres, et soumettent la conscience de l'homme à la décision d'autres hommes, asservis depuis longtemps sous le joug des mêmes préjugés et surtout des mêmes intérêts? (II, 283)

Henri affirme que l'Être suprême accorde à ses créatures la capacité de raisonner. La croyance devrait être basée sur des convictions bien documentées ou réfléchies et sincères, car pratiquer la religion protestante « ne peut jamais être un devoir! » (II, 283).

C'est dans cette même lettre qu'il affirme que les lois françaises dégagent Delphine des vœux qu'elle a prononcés.⁸ Cette opinion montre comment Delphine peut revenir sur sa décision de se faire religieuse et donne à Léonce et la jeune femme la possibilité réaliste de s'unir enfin. Les vœux que Delphine avait été presque forcée de prononcer confirment pour Henri la sévérité de la religion catholique. Les vœux monastiques représentent une sorte d'esclavage. Henri pense que l'âme et l'esprit doivent être libres et que personne ne doit « accepter [...] des engagements irrévocables » comme « la folie des vœux religieux » (II, 283-284). Il dit de la théologie protestante qu'elle propose une relation spirituelle plus naturelle :

l'Être tout-puissant et souverainement bon n'a pas besoin que sa créature soit fidèle aux vœux imprudents qu'elle lui a faits. Dieu qui parle à l'homme par la voix de la nature, lui interdit d'avancer des engagements contraires à tous les sentiments comme à toutes les vertus sociales (II, 284).

L'influence de Henri est importante pour Delphine et Léonce : malgré le fait que les personnages principaux ne suivent pas ses conseils à la lettre, il représente une voix éclairée qui les appuie, les encourage tout en les incitant à pratiquer l'introspection et le libre examen. Il les soutient d'un esprit protestant et révolutionnaire, les encourage à raisonner pour eux-mêmes et à utiliser la capacité d'éclaircissement que Dieu leur a donnée :

L'intention du Créateur ne se manifeste qu'obscurément dans toutes ces combinaisons de la société, que les passions et les intérêts ont compliquées de tant de manières; mais le but sublime d'un Dieu bienfaisant, vous le retrouverez dans votre

⁸ La note 15 de la sixième partie explique brièvement l'élimination des vœux ecclésiastiques en France (II, 400) : « Le 13 août 1792, date fictive de cette lettre, les vœux ecclésiastiques ont déjà été supprimés depuis longtemps (le 13 février 1790). Le 15 août 1791, l'Assemblée a même interdit le port de vêtements religieux en dehors des églises. Le 6 avril 1792 un décret a supprimé toutes les congrégations religieuses et prohibé le costume ecclésiastique. Un décret du 27 mai a ordonné la déportation des prêtres insermentés. Lebenstei, du moins ici, a tendance à coïncider l'aspect libérateur de la Révolution, sans évoquer les persécutions antireligieuses qui auraient augmenté les réticences de Delphine. »

propre cœur, vous le comprendrez au milieu des beautés de la campagne (II, 287).

Henri envisage la foi comme un rapport intime avec Dieu et il veut que Léonce passe du temps dans la nature pour être inspiré et pour arriver à une paix intérieure dans la solitude. Delphine et Léonce répondent à Henri. Delphine espère qu'il lui parlera « avec une franchise sévère » et elle lui demande conseil (II, 55). Léonce aussi connaît la réputation sage et l'esprit ferme de Monsieur de Lebensei. La lettre dans laquelle Delphine sollicite l'aide de Monsieur de Lebensei est insérée juste avant celle de Léonce dans la quatrième partie. C'est à la suite de ces deux lettres qu'Henri répond aux amants et qu'il entre dans une relation de guide et de conseiller en ce qui a trait à la religion, à la vie privée et à la politique. Il encourage Delphine à adopter un esprit d'analyse et une ouverture éclairée, ce qui montre qu'Henri intègre les croyances protestantes aux opinions politiques qui soutiennent le projet des Lumières et la Révolution. Il conseille encore de « fonder les vertus civiles et politiques sur des principes plus d'accord avec les lumières et la raison » (II, 68). Finalement, nous constatons que Delphine est très réceptive aux idées d'Henri. La seule chose qui empêche la jeune femme de s'engager définitivement envers Léonce est la douleur inévitable de Matilde, dont Delphine sera nécessairement reconnue coupable. Cette culpabilité potentielle n'empêchera pas Henri de lui proposer une solution radicale à laquelle il a lui-même eu recours : le divorce. Nous verrons du même coup que cette proposition et les explications qui l'accompagnent reflètent encore davantage le libéralisme protestant de Monsieur de Lebensei.

ii. Le divorce

Madame de Staël et sa mère Suzanne Necker ont toutes deux écrit au sujet du divorce. Bien qu'elle n'y ait jamais eu recours et qu'elle n'ait pas caché les inconvénients qui y étaient reliés (en particulier pour les femmes), Madame de Staël a défendu cette option dans *Delphine*, comme dans sa vie⁹ : « Staël's defence of divorce on the grounds that it facilitated loving marriages is itself a blend of idealism and practicality, given her assumption that to be a wife was the true destiny of women » (Goodden, 33). Contrairement à sa fille, Suzanne Necker exprime dans ses *Réflexions sur le divorce* (1794) une farouche opposition à la dissolubilité du mariage; sa morale ne lui permettant pas de soutenir cette pratique, elle dévoile ses inquiétudes relativement aux changements sociaux et culturels qui l'accompagnent. La nouvelle loi légalisant le divorce adoptée par l'Assemblée nationale en 1792 confirme le mouvement de sécularisation en France. Cette loi considère le mariage comme un contrat civil en dehors de l'autorité ecclésiastique. Janet Whatley décrit les raisons pour lesquelles le divorce est permis à partir de 1792 :

A divorce could be granted on the grounds of cruelty, abandonment, dementia –divorce, one might say, or dire necessity. But it could also –and this was most controversial– be granted by mutual consent, or on grounds of incompatibility [...], without either party needing to prove gross misconduct (Whatley, 145).

⁹ Malheureuse dans son mariage avec Éric de Staël, Madame de Staël a sérieusement envisagé de le quitter afin de refaire sa vie avec le comte Louis de Narbonne.

Dans ses *Réflexions sur le divorce*, Madame Necker démontre sa consternation et sa désapprobation devant la nouvelle loi : « ‘on vient donc de la publier, cette loi dangereuse qui autorise et favorise le divorce’ » (Madame Necker, *Réflexions sur le divorce*, citée dans Whatley, 145). Madame Necker considère le mariage comme une union parfaite qui exige le partage du mal et du bien dans la vie. Selon elle, le divorce rompt cette union parfaite du couple et elle récuse l'idée, par ailleurs adoptée par Montesquieu et Olympe de Gouges, que la liberté de choisir le divorce améliore les mariages. En effet, selon Madame Necker, la possibilité du divorce fera toujours obstacle à cette union sacrée :

mais la loi qui permet le divorce détruira absolument cet effet précieux de l'identité de l'unité des époux [...] Ce sentiment d'instabilité influe continuellement et imperceptiblement sur nos penchans et sur nos opinions ; c'est un grain de sable qui peut empêcher à jamais deux surfaces polies de se toucher dans tous les points (Necker, *Réflexions*, 50-51).

Madame Necker très attaché à la vertu, et qui tient absolument à cette idéalisation du mariage. Elle croit que l'union conjugale permet de développer le sens de l'effort, la patience et la souplesse au point d'en faire des habitudes (Whatley, 150). Elle s'inquiète des conséquences du divorce sur la pureté et la morale de la société et de l'individu.

Devant cette éclatante divergence d'opinion entre mère et fille, il est intéressant de noter que, tout en partageant un esprit éclairé, moral, et un même goût pour l'acquisition de connaissances, Madame de Staël et Madame Necker avaient une relation très conflictuelle en raison de leur incompatibilité de caractère. Les critiques ont beaucoup insisté sur la personnalité flamboyante, extravertie et excessivement passionnée de la première, comparativement à la froideur, à l'exigence et à la rigidité morale de Madame Necker. Le

tout aurait conduit à un ressentiment réciproque, culminant dans les années 1792 à 1794, où Madame de Staël nourrissait l'espoir de quitter son époux.

Dans le cadre de *Delphine*, la question du divorce est soulevée par le biais d'Henri de Lebensei, dont l'opinion va directement à l'encontre des *Réflexions* de Madame Necker. Madame de Staël commente en outre brièvement le divorce dans l'ouvrage *De l'Allemagne*. Elle fait remarquer la pratique du divorce dans les provinces allemandes et décrit les Allemands protestants comme « plus [engagés] par les affections que par les devoirs », avant d'ajouter :

Ce que nous avons dit sur la faculté du divorce en est la preuve ; chez eux l'amour est plus sacré que le mariage. C'est par une honorable délicatesse sans doute qu'ils sont surtout fidèles aux promesses que les lois ne garantissent pas : mais celles que les lois garantissent sont plus importantes pour l'ordre social (Staël, A, I, 73).

Madame de Staël trouve qu'il y a dans ce contexte social une égalité accrue entre les hommes et les femmes.

Dans son article, Whatley montre que la loi de 1792 a été précédée de plusieurs étapes marquées par l'accroissement du soutien pour l'idée du divorce. Pour résumer brièvement, disons qu'il s'agit tout d'abord de la loi de la *séparation des corps* sous l'Ancien Régime, qui permet aux époux de ne plus vivre ensemble, mais qui interdit la possibilité de se remarier. C'était souvent l'homme qui cherchait ce statut à cause d'un adultère de la part de sa femme, qui était alors séquestrée dans un couvent (Whatley, 144). Il faut souligner que le divorce était permis chez les protestants depuis la Réforme : « For instance, Protestants did not accept the definitions of the sacraments promulgated by the Council of Trent; divorce had been available to them since the Refomation » (Whatley, 144). De plus, l'exemple des pays

protestants était fréquemment utilisé par les philosophes afin de défendre la permission de divorcer, de se remarier et de trouver du bonheur dans une nouvelle famille et une meilleure vie de couple (Whatley, 144). La culture protestante autorise le divorce, car le mariage n'est pas un sacrement comme dans la religion catholique, bien qu'il soit toujours considéré comme un engagement très sérieux (Whatley, 147). Par ailleurs, pendant la Révolution française, plusieurs auteurs se sont exprimés en faveur de la future loi. Olympe de Gouges a écrit l'une des pièces de théâtre les plus ouvertement favorables à la cause de la dissolubilité du mariage. *La nécessité du divorce* (1790) dépeint la façon dont la séparation peut être une solution afin d'apaiser la situation d'un couple mal assorti (Whatley, 144). Olympe de Gouges, en accord avec ses principes des droits et des libertés pour tout le monde, « est en avance sur ses contemporains, surtout pour s'attaquer aux institutions qui réprimaient la femme » (Verdier, 158). La liberté donnée à la femme d'accéder au divorce fait pour elle partie des principes d'égalité. D'ailleurs, la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* (1789) et l'esprit de la Révolution ont indirectement contribué au mouvement de soutien pour la légalisation du divorce en remettant dans les mains des citoyens certaines décisions autrefois réservées à l'Église :

The Declaration of the Rights of Man and Citizen attributed sovereignty solely to the nation, with no reference to the authority of the church. The Civil Constitution of the Clergy required priests to swear an oath of loyalty to the new nation; the church was to be subordinate to the state (Whatley, 145).

En somme, la loi de 1792 ne symbolise pas seulement le respect pour la liberté individuelle impliquée par l'option du divorce, mais participe également du mouvement de laïcisation de l'État et de déchristianisation de la France.

Ainsi, le divorce devient un sujet pertinent dans *Delphine* à cause de la période où l'action se déroule. Henri annonce que la loi sur la dissolubilité des unions va être proclamée bientôt : « le divorce doit être décrété dans un mois par l'Assemblée constituante, j'en ai vu la loi, j'en suis sûr » (II, 60). Par conséquent, le divorce permettrait l'amour de Delphine et de Léonce de se manifester d'une façon publique et légitime. Sans cette loi, les deux amants ne peuvent pas se marier parce que Léonce a été amené par la ruse de Madame de Vernon et sa propre mère à épouser Matilde. Cette jeune femme reste innocente dans l'affaire et Delphine ne veut pas la blesser ni provoquer son malheur. Cependant, Matilde et Léonce sont mal assortis, car le caractère de Matilde ne convient pas à celui de son époux. Elle est rigide, sans imagination ni joie de vivre. De plus, elle a des croyances religieuses qui sont très contraignantes. Monsieur de Lebensei essaie d'aider Delphine et Léonce par les principes libéraux évoqués plus haut. Il éclaire notamment les deux amants au sujet du divorce et des possibilités qui s'offrent à eux.

Henri joue le rôle de confident rappelle l'importance du rôle du divorce et tout en faisant la promotion du protestantisme le plus progressiste—car il faut mentionner que les réformés eux-mêmes étaient divisés sur le chapitre de la dissolubilité du mariage. Par exemple, si nous revenons à la position de Madame Necker, nous remarquons que ses valeurs protestantes et morales sont beaucoup plus rigides que celles d'Henri et qu'elles représentent le côté plus contraignant du protestantisme que Madame de Staël choisit de ne pas montrer dans *Delphine*. La lettre XVII de la quatrième partie sur le divorce est à ce sujet le contre-argument des *Réflexions* de Madame Necker (Whatley, 151). Henri écrit également plusieurs lettres centrales à la question du divorce dans le roman.

L'abolition des vœux monastiques et la loi du divorce sont deux exemples de la séparation de l'État et de la sphère religieuse. Henri pense que les pays protestants, comme l'Angleterre, la Hollande et la Suisse, sont plus tolérants dans la politique, dans la législation et dans la religion que la France. Bien que l'Angleterre permette le divorce dans le cas d'adultère, Henri pense que sa loi devrait être encore plus libérale :

Les Anglais ont eu tort de n'admettre le divorce que pour cause d'adultère : c'est rendre l'indépendance au vice, et n'enchaîner que la vertu ; c'est méconnaître les oppositions les plus fortes, celles qui peuvent exister entre les caractères, les sentiments et les principes. L'infidélité rompt le contrat, mais l'impossibilité de s'aimer dépouille la vie du premier bonheur que lui avait destiné la nature (II, 62).

Bien que les opposants au divorce soient nombreux, Henri tente de convaincre Delphine que ses principes « sont d'accord avec la nature de l'homme et avec les intentions bienfaites que nous devons attribuer à la divinité » (II, 60). Rappelons que le divorce est cela même qui a permis à l'épouse de Madame de Lebensei de quitter son premier mari et d'épouser Henri. Celui-ci connaît donc de très près le bonheur que le divorce peut produire ainsi que l'opinion publique d'une société catholique fortement divisée sur cette question. Henri écrit à Delphine qu'« [il] ne nie point tous les inconvénients du divorce » dans le contexte d'une société qui condamne ceux qui soutiennent cette liberté (II, 61). De plus, il souligne que Delphine a vu Madame de Lebensei qui endure les commentaires de son entourage. Le divorce est plus humain, selon Henri, et plus égalitaire; il donne du pouvoir à l'individu et la loi ne protège pas seulement l'homme, mais aussi la femme. Sans le divorce, Henri considère qu'il y a plus d'injustice, surtout pour celui qui n'est pas heureux : « en interdisant le divorce, la loi n'est sévère que pour les victimes, elle se charge de river les chaînes pour les victimes sans

pouvoir influencer sur les circonstances qui les rendent douces ou cruelles ; elle semble dire : ‘Je ne puis assurer votre bonheur, mais je garantirai du moins la durée de votre infortune’ » (II, 61). Henri pense que ce sont des circonstances individuelles qui devraient déterminer le divorce pour chacun et que c’est une situation idéale « si le divorce autorisé par la loi, peut être approuvé par le tribunal de l’opinion et de notre propre cœur » (II, 62). Henri insiste sur le fait que les lois en France dégagent Delphine des vœux religieux et que la loi du divorce permettra l’union des amants, ce qui fera de Léonce « l’homme le plus heureux et le plus digne » (II, 283). Henri estime que le bonheur est accessible à Léonce et à Delphine :

Léonce, vous pouvez être heureux dans la retraite, vous le serez avec Delphine. Vous êtes tous les deux pleins de jeunesse, d’amour et de vertu, et vous formez le projet d’anéantir tous ces dons avec la vie! Dans les beaux jours de l’été, sous un ciel serein, la nature vous appelle, et la méchanceté des hommes vous rendrait sourds à sa voix! (II, 287)

Henri constate même que le bonheur pour le couple ainsi que pour les enfants est favorisé par la possibilité du divorce. Parce que les enfants sont des « époux futurs », ils peuvent aussi avoir la chance de trouver un mariage fondé sur le véritable amour et de rompre un mariage mal assorti (II, 67). C’est là une idée tout à fait contraire à l’opinion de Madame Necker, qui soutient dans ses *Réflexions sur le divorce* que la relation entre les parents et les enfants est compromise dans le cas des unions rompues : « Mais quel mal ne causeroit pas la loi qui favorise le divorce, si elle affoiblissoit le respect filial et refroidissoit l’amour paternel, ces premiers fondemens de l’ordre particulier public! » (Necker, *Réflexions*, 59)

Delphine est sans doute un esprit libre et éclairé qui montre un grand attachement à la morale et qui fait preuve de sagacité. Mais, le divorce demeure une solution impossible pour elle, et ce, en dépit des arguments convaincants d’Henri. Malgré les nouvelles options

offertes par le divorce, Delphine ne se permet pas de vivre jusqu'au bout, et de façon officielle, son amour pour Léonce : « Mais, si j'étais capable d'exciter Léonce au divorce avec Matilde, si je considérais même cette idée comme un avenir, comme une chance possible, je désavouerais le principe de morale qui m'a toujours servi de guide ; je sacrifierais le bonheur légitime d'un autre à moi ; je ferais enfin ce qui me semblerait condamnable, et celui qui brave sa conscience est toujours coupable » (II, 70). Delphine ajoute que Matilde, par son caractère et ses convictions catholiques, ne se sentirait jamais libre et le divorce symbolise pour elle un crime. Delphine écrit que Matilde « serait à jamais infortunée, si Léonce profitant de la loi du divorce, se permettait une action qui serait à ses yeux, un sacrilège impie » (II, 71). Aucun devoir spirituel ou religieux n'empêche Léonce de divorcer de Matilde, mais ce sont plutôt la crainte et le poids de l'opinion publique—reflet de l'opinion maternelle¹⁰—qui l'en détournent. Delphine résume ces multiples entraves de la façon suivante :

L'ambitieux perd aisément de vue, les chagrins qu'il a fait éprouver pour arriver à son but ; mais le bonheur de l'amour dispose tellement le cœur à la sympathie, qu'il est impossible de braver pour l'obtenir, le spectacle ou le souvenir de la douleur. (II, 71).

Delphine considère la présentation que fait Henri du divorce comme fascinante, elle trouve aussi qu'il y a de la validité dans cette proposition qui met en valeur l'individu et présente une solution plus humaine et éclairée. Mais, malgré son ouverture au divorce et malgré la perspective attrayante de la liberté, elle constate que les problèmes de conscience et les peines éprouvées par l'autre demeurent un obstacle au divorce légalisé.

¹⁰ On se souviendra que Madame de Mondoville a tout fait pour encourager le mariage de son fils avec Matilde. Elle cherchera par la suite à éloigner Léonce et Delphine.

Néanmoins, le discours en faveur du divorce dans *Delphine* représente encore un autre aspect de l'esprit de la philosophie des Lumières et des croyances protestantes qui essaient de libérer l'individu et de donner plus de droits dans le cadre de la vie privée. Le divorce en France sert à montrer comment la société met en place la rupture entre l'Église et l'État, division déjà existante dans les États protestants. Dans la prochaine partie de ce chapitre, nous évoquerons une autre influence protestante qui façonne *Delphine*. Nous analyserons le rôle de la femme comme intermédiaire, rôle que Delphine joue aux moments de la mort de Madame de Vernon et pour Léonce. De plus, nous insisterons sur l'importance que le protestantisme accorde à la liberté d'exercer son propre salut par la prière personnelle. Nous démontrerons comment le rôle d'accompagnateur fait partie du discours protestant à l'oeuvre dans *Delphine*.

II. Delphine : intermédiaire religieux de Madame de Vernon et de Léonce

Dans le deuxième chapitre, nous avons analysé la présence du libre examen chez Delphine, c'est-à-dire la capacité de méditer et de raisonner indépendamment pour arriver à un état d'âme et d'esprit éclairé. Nous insisterons maintenant sur la façon dont Delphine met cette faculté au service des personnes qui lui sont chères, Madame de Vernon et Léonce au premier chef. Mais auparavant, nous nous pencherons sur la fonction confiée à la femme, dans l'Église protestante, de transmettre la religion et la culture, d'agir comme soignante, et ce, à titre d'épouse de pasteur. Bien que Delphine soit veuve et qu'elle n'appartienne pas à l'Église protestante, elle assume très clairement un rôle de guide et à certains moments se rapproche, par son ouverture, de la foi réformée. Dans le roman, nous pouvons voir à deux reprises l'intercession de Delphine auprès de Madame de Vernon dans les temps précédant sa

mort, car c'est à Delphine seule que peut se confier sa tante, et l'héroïne joue alors, dans une certaine mesure, un rôle de pasteur. Elle accompagne sa tante jusqu'à son dernier souffle (I, 353). De plus, nous verrons que Delphine montre la même capacité comme amie spirituelle et consolatrice pour Léonce à la fin de la première conclusion (II, 326).

i. Le protestantisme et le rôle des intermédiaires féminins

Le travail de Jean Calvin témoigne d'une grande attention portée au rôle des femmes dans les communautés chrétiennes réformées. Pour continuer notre analyse, il est important de rappeler que Calvin soutient l'enseignement de Paul quant à la subordination de la femme dans l'Église.¹¹ Il nous semble que Calvin se conforme aux attentes de la société en ce qui concerne cette tradition :

'Calvin's views on women were very traditional [...] In writing his commentaries and preaching his sermons, he was rigorously consistent : women are subject to men by virtue of their created place in this world and by virtue of the curse of sin that is on them. Women may neither rule nor teach men' (Willis DeBoer dans Douglass, 44).

Dans son article traitant de la vision calviniste de l'autorité féminine, Rita Mancha affirme que Calvin est clair sur la subordination de la femme dans les domaines de l'enseignement public et dans les autres sphères de la société (Douglass, 44). DeBoer abonde dans le même sens en commentant l'opinion de Calvin au sujet de l'autorité des hommes: « Calvin clearly and explicitly approves a social order where men exercise authority over women, and he reveals his own traditional feelings that women are inferior to men » (DeBoer dans Douglass, 63).

¹¹ « L'attitude des femmes dans l'Église » de Paul se trouve dans 1 Timothée 2 :9-15 dans *la Sainte Bible*.

Néanmoins, nous trouvons chez d'autres critiques des passages favorables qui laissent entendre que Calvin ne tient pas uniquement ce discours. En effet, selon plusieurs auteurs, Calvin insisterait aussi sur le fait que la femme mérite d'être traitée avec du respect et qu'elle possède des dons spirituels de Dieu lui permettant d'accomplir des rôles importants :

« Calvin believes women should be treated with respect and dignity, that they receive spiritual gifts from God and have the hope of salvation, and even that women might be permitted to rule nations if they inherit the throne, and to have equality in conjugal rights and the initiation of divorce » (Douglass, 44). Boon suggère, de même, que l'approche théologique de Calvin donne à la femme tout comme à l'homme la possibilité de maintenir une communication spirituelle avec Dieu (Boon, *Staging the Improper Body*, 107). De plus, dans différents commentaires, Calvin reconnaît ouvertement que, selon l'histoire biblique, les femmes régnaient, gouvernaient, enseignaient et lorsqu'elles professaient étaient inspirées par le Saint-Esprit (Douglass, 62). Ainsi, bien que Calvin soutienne la pensée de Paul quant au rôle des femmes dans l'Église, Douglass montre qu'il aide aussi à mettre en place le cadre théologique requis pour leur permettre de participer activement à la vie de l'Église :

Nonetheless it is apparent that Calvin is engaged in a not entirely subtle process of consciousness-raising, helping Genevans to understand that God's word properly understood does not forbid women to serve in roles of authority in the church, that God by the Holy Spirit has in fact repeatedly called women into such roles and probably will again (Douglass, 63).

C'est dans ce cadre spécifique, celui d'une société qui hésite à déléguer un trop grand pouvoir aux femmes, que Delphine joue à plusieurs reprises un rôle d'intermédiaire spirituel dans le roman, et qu'elle agit par conscience et par désir de bienfaisance. Nous remarquons que Calvin croit que les femmes peuvent être inspirées par le Saint-Esprit, mais il est certain,

d'après les descriptions qu'en donne Madame de Staël, qu'elle est à la recherche de la paix intérieure et du bonheur pour les autres. Madame Necker nous offre un autre exemple d'une femme qui révèle publiquement sa foi (calviniste), mais le fait dans les cadres spécifiques de la maternité et de la charité. À propos du travail de Madame Necker, Boon écrit :

From the practical, domestic concerns of family to the provision of public charity and philosophical reflections on the meaning of religion in daily life, her activities speak to a conscious awareness of the importance of her reformed beliefs and her deep desire not only to ensure her adherence to its tenets, but also to display these beliefs in a public way (Boon, *Staging the Improper Body*, 85).

Il n'est pas étonnant que Madame de Staël démontre un esprit de travail social à travers Delphine lorsque nous nous rappelons l'exemple de charité et d'esprit de sacrifice que sa mère Suzanne Necker représentait à ses yeux. Delphine est poussée à aider son prochain, même si cela exige qu'elle pardonne à quelqu'un qui l'a offensée ou qui l'a trahie, comme c'est le cas de Madame de Vernon. En faisant cela, elle laisse paraître une spiritualité développée et raisonnée qui l'aide dans sa fonction de confidente et son rôle de consolatrice. L'action bienfaitrice de Delphine à l'endroit de Madame de Vernon démontre ses qualités de guide spirituelle.

ii. Delphine et Madame de Vernon : l'accompagnement dans la mort

Didier souligne que Madame de Vernon s'est d'abord soumise aux rites du catholicisme dominant « par pure convention mondaine durant toute sa vie » (Didier, « présentation », dans Staël, I, 33). C'est au moment de sa mort qu'elle choisit de se confesser à Delphine au lieu de se soumettre aux rites catholiques que sa fille Matilde considère d'une énorme

importance. Cette scène se déroule dans la lettre XL et jusqu'à la fin de la deuxième partie.¹² D'abord, Matilde est d'avis que sa mère doit se soumettre aux rites catholiques avant de mourir, c'est pourquoi elle demande à Delphine de la convaincre « de la nécessité d'accomplir ses devoirs de religion » et de s'y soumettre, car Matilde croit que sa mère écouterait quelqu'un « [d'aussi] philosophe » que Delphine (I, 351). Sa cousine symbolise déjà pour Matilde quelqu'un qui peut « contribuer au salut de son âme [celle de sa mère] » (I, 336) et qui invite sa mère « à remplir les devoirs sacrés dont dépend son bonheur à venir (I, 336). Delphine devient un personnage très important pour Madame de Vernon, et ce, pour deux raisons : d'abord, elle représente une amitié inespérée pour elle, qui en profite pour se repentir du complot qu'elle a monté en précipitant le mariage de Matilde et Léonce. En second lieu, Delphine représente une paix et un secours, un refuge tranquille dans ses derniers moments en lui permettant de « mourir sans douleur » (I, 339).

Delphine commence son travail d'intermédiaire pour Madame de Vernon au moment où elle veut lui proposer les conseils et le devoir religieux que Matilde exige. En s'approchant de la femme mourante, Delphine commence à jouer un rôle de consolatrice et de confidente qui remplace la intervention traditionnelle du prêtre catholique.

Au lieu de se confesser à un prêtre et d'accomplir les derniers rites, c'est à Delphine que Madame de Vernon choisit de se confier. Elle rejette la proposition de sa fille, car elle « ne [veut] pas que le dernier acte de [son] existence participe à ce caractère. [Elle a] toujours blâmé les cérémonies des catholiques auprès des mourants ; elles ont quelque chose de sombre et de terrible qui ne s'allie point avec l'idée [qu'elle se fait] de la bonté de l'Être

¹² Voir les lettres XL à XLIII, *Delphine*, I, 335-369.

suprême » (I, 352). C'est à ce moment que Delphine devient *le nouveau prêtre* pour sa tante, car c'est seulement auprès d'elle que Madame de Vernon se sent capable « de parler avec confiance » (I, 353). Madame de Vernon ne repousse pas la religion en général, mais elle rejette la religion catholique et le statut accordé au prêtre, qui peut seul administrer les derniers sacrements. C'est ce qu'indique Madame de Vernon à ce sujet dans la lettre XLII de la deuxième partie :

ce n'est pas assurément que je repousse les idées religieuses, mon cœur les embrasse avec joie, et c'est en vous que j'espère, ma chère Delphine, pour me soutenir dans cette disposition [...] Delphine, consacrez ces moments qui sont peut-être les derniers, à remplir mon âme de toutes les idées qui peuvent à la fois la fortifier et l'attendrir (I, 353).

Au lieu de donner à Madame de Vernon les derniers sacrements comme un prêtre catholique le ferait, Delphine est présente et elle accompagne Madame de Vernon pendant les derniers moments de sa vie pour la consoler.

Delphine prend la liberté de prier le « Dieu protecteur » et elle représente pour Madame de Vernon la voix angélique de la paix intérieure à venir (I, 355). Dans la lettre XLIII, Madame de Lebensei décrit la mort de Madame de Vernon et trace le portrait de Delphine dans le rôle d'intermédiaire spirituel : Delphine « chercha dans quelques moralistes anciens et modernes, religieux et philosophes » et « souvent elle élevait vers l'Être suprême des regards dignes de l'implorer; sa main prenait le ciel à témoin de la vérité de ses paroles, et toute son attitude avait une grâce et une majesté inexprimables » (I, 357-358). Nous remarquons ici que Delphine ne s'appuie pas seulement sur les textes du Nouveau Testament, mais également sur des écrits moraliste et de philosophes. Ce choix symbolise l'esprit humaniste de la religion positive de Delphine, car un prêtre dépendrait seulement des saintes

Écritures et un pasteur protestant mettrait beaucoup d'importance sur le Nouveau Testament. En outre, Madame de Lebensei est très touchée par l'effort de Delphine et par les textes qu'elle a choisis, car « jamais on n'environna la mort d'images et d'idées plus calmes, jamais on n'a su mieux réveiller au fond du cœur, ces impressions sensibles et religieuses, qui font passer doucement des dernières lueurs de la vie, aux pâles lueurs du tombeau » (I, 358). Le refus de Madame de Vernon de se confesser au prêtre que Matilde a conduit dans la chambre de sa mère est catégorique. Elle proclame son respect pour la religion, mais affirme du même coup qu'elle n'a pas besoin de prêtre pour pouvoir communiquer avec Dieu et se préparer à faire face au Créateur. Delphine intercédera pour elle auprès de l'Être suprême. Dans cette fonction, nous constatons que le rôle de consolatrice suppose une grande ouverture d'esprit de la part de Delphine, et pourrait même être lu comme la volonté, de la part de l'auteure, de donner à son héroïne un statut, une fonction de *nouveau prêtre*, qui s'éloigne des rites de l'Église et s'approche de la spiritualité de l'individu, tel que le protestantisme aurait alors pu en octroyer à une femme.

iii. Delphine et Léonce : les deux dénouements

Passons maintenant à l'analyse de la relation spirituelle entre Delphine et Léonce. Nous remarquons que malgré l'éducation catholique de Léonce, ce dernier devient de plus en plus ouvert à la religion de Delphine, qu'il considère comme une religion éclairée. En outre, fait important pour notre étude, Léonce accepte d'être instruit et guidé par une femme dans le domaine de la religion. Il accorde de la valeur à l'opinion de Delphine comme guide spirituelle. Dans une de ses lettres, il la supplie de l'instruire :

Je suis un être favorisé du Ciel à cause de toi. Tu m'instruiras dans ta religion, je ne m'en étais pas occupé jusqu'à ce jour, mais j'ai tant de bonheur, qu'il me faut où porter ma reconnaissance! » (I, 405)

Il implore Delphine de l'aider, il veut qu'elle le calme car il est en quête d'éclaircissements.

Ici, Delphine n'est pas dans une position inférieure par rapport à Léonce. Elle le console et

lui donne des conseils :

Ne résistez pas, Léonce, aux consolations que la religion naturelle nous présente. Il n'est pas donné à notre esprit de se convaincre sur un tel sujet par des raisonnements positifs ; mais la sensibilité nous apprend tout ce qu'il importe de savoir. Jetez quelques regards sur la destinée humaine ; quelques moments enchanteurs de jeunesse et d'amour, et de longues années toujours descendantes, qui conduisent de regrets en regrets et de terreurs en terreurs, jusqu'à cet état sombre et glacé, qu'on appelle la mort. (I, 421)

Delphine n'aime pas seulement Léonce comme amant, mais elle veut prendre soin de lui de la même façon qu'un pasteur le ferait pour un de ses paroissiens. Delphine représente pour Léonce une voie privilégiée pour accéder à la religion, et elle remplit le vide de son cœur en évoquant « l'idée d'un Dieu si nécessaire » (I, 424). Delphine essaie d'apprendre à Léonce que « les idées religieuses sont un meilleur appui pour la morale que le culte de l'honneur et de l'opinion publique » (I, 427).

Nous voyons donc que Delphine continue à jouer un rôle de guide spirituelle pour Léonce jusqu'à la fin tragique. À mesure que le récit progresse, Madame de Staël accorde de plus en plus de place aux pensées religieuses de même qu'à la nécessité de la religion, et ce, dans les deux dénouements rédigés pour son roman.¹³

¹³ Madame de Staël a écrit un deuxième dénouement peu de temps après la publication de *Delphine* pour répondre aux critiques contre la présence du suicide de la jeune femme dans la première édition.

Le réconfort des croyances religieuses s'impose dans les moments de faiblesse, de douleur et de mélancolie devant la mort inévitable. Il faut reconnaître d'ailleurs que cette inspiration religieuse n'est pas uniquement celle du protestantisme, mais de l'ensemble du christianisme. C'est surtout le rôle de guide joué par Delphine qui montre que Madame de Staël a souhaité mettre en scène une religion plus tolérante et qui accorde plus de place à l'inspiration spirituelle de la femme.

Pour la suite de notre travail, nous nous attarderons aux passages où Delphine démontre son aptitude à jouer le rôle d'intermédiaire pour Léonce, en prenant soin de distinguer ce qui appartient aux deux conclusions.

Dans la première conclusion, après la mort de Matilde et de son bébé (6^e parite), Léonce rejoint Delphine partie à Baden pour recouvrer la santé. À Baden, Delphine se rend compte que Léonce ne va jamais être capable de surmonter les jugements de l'opinion publique pour s'unir avec elle, religieuse qui s'apprête à renoncer à ses vœux. Parti rapidement pour se joindre à l'armée des émigrés. Léonce avoue qu'il cherchait la mort (II, 310). Monsieur de Serbellane accompagne Delphine afin de rejoindre Léonce. Ils arrêtent à Verdun où ils apprennent que Léonce a été blessé par une patrouille républicaine. C'est à Chaumont que Léonce est emprisonné et condamné à mort parce qu'il s'est éloigné des limites du camp et parce que l'armée française pense qu'il est un ennemi avec des motifs politiques. Delphine essaie de convaincre le juge de l'innocence de Léonce, mais sans succès. Elle accompagne Léonce jusqu'à la mort où elle prend du poison et se suicide pour ne pas lui survivre. Elle meurt donc devant lui et, par pitié, le peloton d'exécution refuse de tirer sur le

condamné. Finalement, après avoir été insulté par Léonce, un soldat tire sur lui et Léonce meurt.

Un deuxième dénouement a été écrit plus tard par Madame de Staël, en réponse aux critiques formulées par rapport au suicide de la fin du roman. Cette fois, Delphine et Léonce se réunissent en Suisse et ils partent ensemble pour Mondoville, bien que la santé de Delphine soit toujours précaire. À Mondoville, Léonce propose enfin de l'épouser et « de se fixer pour toujours » (II, 347). Delphine est toujours très consciente de l'importance du sacrifice de Léonce ainsi que du poids de l'opinion publique qui règne sur lui. L'hostilité de la famille Mondoville pèse sur Léonce et il entend plusieurs voix qui disent : « Quoi, notre jeune seigneur va épouser une religieuse qui fuit de son couvent! Quoi, il déshonore ainsi son nom! Ah! Que diraient ses parents, s'ils vivaient encore! » (II, 351). Léonce et Delphine abandonnent leur projet de mariage et Delphine meurt le cœur brisé dans les bras de Léonce. Ensuite, Léonce s'engage dans l'armée en Vendée « et se [fait] tuer à la première action où il se trouv[e] » (II, 361).

Voyons maintenant comment la fonction de guide spirituel est représentée dans l'un et l'autre dénouement. Dans la première conclusion, Léonce déclare qu'il a besoin du secours de la Providence puisqu'il est emprisonné et qu'il attend sa mort. Dans l'emprisonnement, avec la menace de la mort qui s'approche, la prière et l'accompagnement spirituel de Delphine deviennent de plus en plus importants pour Léonce. Il demande à Delphine de prier avec lui et de supplier le protecteur suprême de lui accorder son salut. Cet acte de foi démontre la relation spirituelle personnelle pour lui et avec Delphine qui l'accompagne, il commence son imploration :

Être tout-puissant, Être inconnu! Je t'implore pour la première fois de ma vie, je ne mérite pas que tu m'exauces, mais l'un de tes anges attache sa vie à la mienne ; sauve-moi, puisqu'elle le souhaite, et je jure de consacrer le reste de mes jours à suivre ton culte, mon amie me l'enseignera (II, 310).

À côté de Léonce, Delphine demande la pitié du créateur suprême et du juge. Elle agit comme intermédiaire pour Léonce devant Dieu et elle devient sa plaignante devant la loi terrestre, puis sa rédemptrice symbolique après avoir convaincu le juge d'écrire l'ordre de le mettre en liberté; c'est « [elle] qui [l']arrache] à la mort » (II, 317). À cet instant, nous remarquons une autre façon pour le protestantisme de représenter la liberté et la rédemption, car Delphine déclare qu'un pays protestant offrirait du secours à Léonce. Elle lui dit : « Tu ne seras point poursuivi dans un pays protestant [...] » (II, 317). Delphine avait elle-même trouvé refuge dans un pays protestant et elle avait échappé aux attaques de la société française au couvent de Zurich en Suisse.

Léonce et Delphine accordent plus d'importance à la prière à cause de la peine de mort qui s'approche, car le commissaire de Paris a révoqué l'ordre de liberté signé par le juge. Les personnages cultivent leur foi grâce à leur croyance en l'immortalité de l'âme, une conviction également partagée par Madame de Staël. Ils ont l'espérance de se revoir et d'être réunis pour toujours dans l'avenir. Dans cette dernière scène, Léonce attribue à Delphine le « pouvoir de suspendre toutes [ses] peines », il demande son pardon et déclare que « jamais une autre voix n'a régné sur [son] âme » (II, 326). Nous remarquons alors jusqu'à quel point Delphine a influencé l'esprit de Léonce à cause de son rôle d'accompagnement jusqu'à la fin de sa vie. Elle exerce non seulement un pouvoir amoureux sur lui, mais elle l'influence aussi d'une façon spirituelle lorsqu'elle le suit au moment de la mort. C'est dans cet instant que l'officier annonce qu'« on n'accorde d'ordinaire cette permission qu'au prêtre, qui exhorte

les condamnés avant de mourir » (II, 326). Ce rôle d'accompagnatrice, consolant et servant d'intermédiaire est donc joué une seconde fois par Delphine. Elle « [saura] remplir cet auguste ministère » pour accompagner son amant à la mort et, de cette façon, elle se proclame comme capable d'exercer les mêmes devoirs et le même rôle qu'un prêtre (II, 326). Nous remarquons la confiance en soi que Delphine démontre et le fait qu'elle soit femme ne la décourage pas.

D'ailleurs, elle a déjà accompagné Madame de Vernon à la fin de la vie et elle fait de même pour Léonce. Pour lui, elle représente un ange que la religion lui a donné. Elle va lui parler comme à un prêtre, « au nom d'un Dieu de bonté » et elle proclame qu'à « présent, les espérances religieuses sont revenues dans [son] cœur : le ciel les [lui] a rendues, [elle le lui fera] partager » (II, 326-327). C'est dans cet esprit que Delphine entre dans une méditation profonde et accomplit son devoir d'accompagnement sacré. Mais, nous devons préciser que le suicide de Delphine met fin au rôle d'intermédiaire qu'elle joue. Elle ne représente plus les valeurs religieuses ni la morale du protestantisme ou du christianisme en se suicidant. Au contraire, le suicide a provoqué la critique et le mépris du public lecteur. Madame de Staël est blâmée par la société de son époque, et par l'Église protestante et par l'Église catholique. Le sujet du suicide dans *Delphine* a été amplement étudié et Madame de Staël a elle-même répondu à la critique dans « Quelques réflexions sur le but moral de *Delphine* ». Elle écrit qu'elle a voulu montrer « ce qui peut être condamnable dans la rigueur que la société exerce contre [Delphine] » et elle se défend en disant que le suicide fait voir une femme qui « n'a "pas la force de supporter la vie" » (Didier, « présentation », dans Staël, I, 44). Dans cette dernière scène, les caractéristiques du romantisme abondent, notamment la contemplation de

la nature et de la vie qui devient importante pour Delphine. Bien qu'il y ait un rapprochement vers Dieu dans les derniers moments de la vie de l'héroïne et un attachement à la spiritualité, nous ne caractériserions pas le suicide comme un acte qui représente des valeurs chrétiennes. Par ailleurs, même dans l'acte du suicide, nous pouvons remarquer l'indépendance spirituelle de Delphine. Elle essaie malgré tout d'invoquer Dieu, ce qui représente plutôt l'esprit du protestantisme. À la fin du récit, elle s'enthousiasme à l'idée de rencontrer l'Être suprême après la mort. Dans les derniers moments, Delphine demande à Léonce la voix du ciel, car il peut se mettre à l'abri de « la Providence éternelle [qui] nous voit et nous protège » et il peut rencontrer Dieu (II, 330-331). Cet encouragement de Delphine représente encore une fois sa conviction que l'individu peut avoir accès à Dieu et peut avoir une relation individuelle et spirituelle avec son Créateur sans besoin d'intermédiaire. Cette croyance est fondamentale aux yeux des protestants comme nous l'avons déjà établi, mais nous soulignons que cette remarque, qui englobe l'amour de Delphine pour Léonce, est la déclaration sur laquelle s'achève la vie de Delphine dans la première conclusion.

Madame de Staël a écrit la deuxième conclusion en 1803, mais c'est son fils Auguste de Staël qui l'a publiée dans les *Œuvres complètes* de 1820, car il croyait à tort que Madame de Staël voulait la substituer à la conclusion originale (Goldberger, « Introduction », dans Staël, xxxi). Le deuxième dénouement est moins choquant que le premier, car il n'inclut plus le suicide de Delphine. Cette finale alternative décrit la mélancolie de Léonce et la douleur extrême de Delphine—bientôt mourante—car l'opinion publique à l'égard d'une religieuse qui a renoncé à ses vœux pèse trop sur Léonce. Il y a cependant une forme de suicide de la part de Léonce qui s'engage dans la guerre de Vendée après la mort de Delphine et meurt

dans l'action peu de temps après (II, 361). Nous remarquons dans cette conclusion que l'influence et la présence du protestantisme sont moindres. Il y a néanmoins des références à la religion et à la spiritualité de Delphine qui est toujours une âme à la recherche de Dieu et de la consolation spirituelle. À plusieurs reprises, nous voyons qu'elle prie Dieu, qu'elle Lui confie son avenir et ce qu'elle peut supporter dans la vie. Elle trouve la paix intérieure et la promesse de l'avenir dans le Ciel auprès du Créateur où elle passera « de ce monde dans une meilleure vie » (II, 342). Lorsque Léonce annonce son départ afin de prendre du temps pour réfléchir, Delphine demande à Dieu de les protéger et de les bénir, et elle symbolise toujours pour Léonce la présence d'un intermédiaire qui prie pour lui. À ce sujet, elle lui dit « mais quand le cœur est plein d'affection, ne fait-il pas prier Dieu pour ce qu'on aime? Nos plus vifs sentiments ont si peu de puissance! Peut-on ne pas frémir en se séparant, si l'on n'en appelle pas au secours du ciel? » (II, 344). Dans ce dénouement, Madame de Staël accorde plus de place à la spiritualité de Delphine. Celle-ci se permet de prier Dieu sans le besoin d'un prêtre, des rites ou du culte de l'Église. Elle démontre toujours une relation spirituelle indépendante des dogmes du catholicisme.

Dans la solitude, Delphine dépend de Dieu, de la méditation et de la prière pour se soutenir dans une période de mélancolie et de maladie. Au moment où Léonce lui demande de l'épouser, la jeune femme remercie Dieu dans une prière : « Être tout-puissant, s'écria Delphine en élevant ses mains vers le Ciel, je n'aurai jamais ni plus de bonheur ni plus d'amour ; fermez mes yeux pour toujours, en ce moment, j'ai touché les bornes de l'existence! Pourquoi redescendre vers l'incertain avenir? » (II, 348). Le fait que Delphine soit une religieuse qui a fui son couvent amène le déshonneur sur le nom de Mondoville et

l'humiliation publique pour Léonce. Delphine se cramponne encore plus au Dieu bienfaisant lors de la rupture de ses fiançailles avec Léonce. Ils choisissent de ne plus se voir et Delphine trouve la force et la consolation en Dieu dans la méditation individuelle pour pardonner à Léonce et le disculper :

Ne vous blâmez point, mon ami, d'avoir frémi en voyant l'effet que produirait votre mariage avec moi : c'est moi qui ai eu tort, extrêmement tort de ne considérer que votre sentiment et le mien [...] Dieu, sans doute, a voulu que quelque chose consolât de mourir, et c'est la société, ce sont nos relations nécessaires avec elle qui nous lassent de vivre (II, 355).

Dans sa dernière lettre, destinée à Léonce, Delphine écrit : « Dieu, qui m'aurait trouvée trop punie, si j'avais vu votre attachement pour moi diminuer, m'a rappelée près de lui, et je sens que j'y serai bien. En effet n'est-il pas temps que votre pauvre amie ne souffre plus? » (II, 355). La dernière demande de Delphine à ses femmes est de se faire « lire quelques morceaux qu'elle préférait dans les Psaumes, dans l'Évangile, et dans quelques écrivains religieux : tous ceux qu'elle avait choisis étaient pleins de douceur et de miséricorde » (II, 358). Remarquons que Delphine fait appel à ses femmes et non à un pasteur ou à un prêtre pour l'accompagner dans la mort. Elle trouve le soutien nécessaire dans les Saintes écritures et dans les paroles de paix elles-mêmes durant ces jours de douleur vers la mort. Elle dit à Léonce : « [qu'il] y a quelques rapports secrets, quelque noble intelligence entre nous et l'idée d'un Dieu souverainement bon. Je ne sais si toutes les espérances qu'elle donne à notre cœur se réaliseront, mais il me semble impossible de se résigner à ce qui nous est donné sur cette terre; le cœur mérite mieux que cela ; il faut donc qu'il ait une autre destinée. » (II, 358). Delphine trouve enfin en mourant un refuge éternel dans son Dieu créateur tout-puissant. Elle est soulagée par la présence de Léonce, mais aussi par l'espoir d'un avenir

céleste. Dans cette deuxième conclusion, nous constatons que Delphine endosse pour elle-même le rôle de pasteur et d'intermédiaire. Ses femmes jouent ce rôle également en lui faisant la lecture comme elle le faisait pour Madame de Vernon. Delphine établit une relation spirituelle avec Dieu jusqu'à la mort et elle ne voit pas la nécessité d'accomplir les derniers sacrements catholiques pour pouvoir accéder au royaume et démontrer la relation personnelle et spirituelle qu'elle entretient directement avec Dieu. L'esprit protestant évoque un principe semblable devant la mort, et le jour du jugement dernier, tel qu'il est imaginé, ne dépend ni du salut humain ni de l'intercession d'un prêtre. Ce qui reste important c'est l'individu qui se présente devant Dieu dans la sincérité, et Delphine démontre exactement cette disponibilité.

Conclusion

Écrivaine exceptionnelle, Madame de Staël s'est distinguée en abordant divers thèmes politiques, littéraires, philosophiques et religieux à partir de son point de vue de femme. Balayé souligne que sa carrière « fournit l'un des exemples les plus éclatants des combats que les femmes écrivains [ont eus] à mener contre une société qui ne leur [reconnaissait] pas d'aptitude au maniement des idées et ne leur [concédaient] guère le droit d'écrire » (Balayé, *ÉLV*, 13). Marie-Claire Valloir affirme de son côté qu'elle s'occupe dans ses romans de « la destinée individuelle et [du] destin historique », qu'elle retrace « la vie des peuples et des nations », notamment la place de la religion au cœur de la société (Vallois, 26).

Dans le cadre de notre thèse, nous avons vu que le travail romanesque de Madame de Staël est représentatif de son époque dans laquelle elle écrit. Elle aborde la question de la religion et met en valeur le protestantisme non seulement dans le cadre d'un roman comme *Delphine*, mais aussi dans ses écrits essayistiques : *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la révolution et des principes qui doivent fonder la république en France* (1798) *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* (1796), *De la littérature* (1800) et *De l'Allemagne* (1810). La conviction personnelle et l'influente instruction religieuse que l'auteure a reçue de ses parents—et en particulier de sa mère—témoignent à un haut degré du rôle dominant que le protestantisme a joué dans sa vie personnelle comme dans sa carrière littéraire.

Dans le cadre de cette thèse, nous avons tenté d'identifier la présence et l'importance du discours social de la religion réformée, tel qu'il apparaît dans le roman épistolaire

Delphine. Il faut souligner de nouveau que Madame de Staël écrit dans une période de profonds bouleversements sociopolitiques, et dont le point culminant atteindra son apogée avec la décennie révolutionnaire et l'avènement de l'Empire napoléonien. Auteure protestante, elle est consciente de s'adresser à un lectorat français majoritairement catholique, et l'écriture est pour elle le lieu d'expression privilégié de ses idées, de ses jugements sur la société et de ses opinions. Le discours protestant qu'elle propose véhicule certaines valeurs que l'on retrouve dans le mouvement des Lumières, et Madame de Staël est à la recherche d'une solution devant permettre de préserver la liberté individuelle au sein de la collectivité, et de résoudre le conflit qui existe entre la femme et la société. Ainsi, le protestantisme représente dans *Delphine* une pensée libératrice et un mouvement qui reflète des changements progressifs pour l'individu. Cette théologie mène selon l'auteure à la liberté personnelle dans les domaines qui ont retenu notre attention, soit ceux de l'introspection, du libre examen, du divorce, du rôle d'intermédiaire indépendant, féminin et de la prière personnelle.

Nous avons précisé que le protestantisme, et surtout le calvinisme, étaient souvent critiqués à cause de l'austérité et de la rigidité qui les accompagnent. Cependant, nous avons noté que Madame de Staël ne décrit pas la religion réformée de cette façon dans *Delphine* : en effet, même si le calvinisme, à l'époque, ne symbolise pas toujours la liberté et l'indépendance de la femme, le roman épistolaire le rattache explicitement à l'autonomie de pensée, et en fait un discours qui tente de libérer l'individu des contraintes et des jugements

sociaux.¹⁴ En somme, Madame de Staël présente le protestantisme d'une façon positive et comme un mouvement révolutionnaire pour la femme.

Le sujet de la religion est central au roman *Delphine*. La protagoniste est entourée par la discussion religieuse et y prend part en abordant divers sujets moraux et spirituels. Par ailleurs, le sujet de la religion a une influence sur la progression de l'intrigue amoureuse entre Delphine et Léonce. Malgré le fait que l'héroïne soit catholique, elle est très tolérante envers la théologie protestante et ouverte à une nouvelle liberté que la religion réformée présente. Nous avons vu le rôle déterminant de Madame de Cerlebe, seule femme protestante dans l'entourage de l'héroïne. Les autres femmes qui entourent Delphine représentent à la fois le poids de l'opinion sociale et la critique du catholicisme que Madame de Staël met en place de façon explicite. Matilde et Thérèse d'Ervin incarnent toutes les deux le fanatisme et la rigidité de la religion catholique alors que Delphine, Madame de Cerlebe, Madame de Lebensei, et plus tard Madame de Vernon symbolisent des femmes qui sont plus libérales et plus réceptives aux idées protestantes, qui mettent en valeur la personne devant Dieu et dans la société. Malgré la tolérance de ces personnages à l'égard d'un discours protestant susceptible de libérer les individus, le rôle restreint des femmes dans la société du XVIII^e siècle les empêche de devenir vraiment indépendantes. À cette contrainte, Delphine répond par l'exercice du libre examen, ce qui montre qu'elle exige une indépendance dans la pensée et dans la réflexion et qu'elle pense pour elle-même sans laisser à la doctrine de l'Église le soin de diriger ses actions. Le travail du libre examen de Delphine témoigne parfaitement de

¹⁴ Bien différente sera la représentation du protestantisme dans le cadre de *Corinne ou l'Italie* (1807). En effet, dans son second roman, Madame de Staël présente une héroïne italienne et catholique qui se heurte aux mœurs excessivement sévères et contraignantes d'une communauté protestante d'Angleterre, dont lady Edgermond et lord Oswald Nelvil sont les principaux représentants.

sa tendance à l'introspection et de sa quête d'une société idéale qui met en valeur l'individu, la conduite morale et la bienfaisance chez des êtres imbus de spiritualité.

À travers son héroïne, Madame de Staël présente un modèle d'ambition féminine qui trouve un meilleur accueil dans le milieu protestant du roman. Le désir d'autonomie et d'accomplissement personnel de la femme y sont plus valorisés, et cela transparaît dans la conception protestante du mariage et du divorce, qui représente par ailleurs l'une des solutions envisagées par Léonce et Delphine : la nouvelle loi sur le divorce (1792) devient un moyen légitime d'accorder l'indépendance à l'homme et à la femme. À ce sujet, il faut souligner encore une fois l'importance de Monsieur de Lebensei comme porte-parole de Madame de Staël pour un discours protestant qui est très positif. Il représente pour Delphine l'influence protestante la plus importante et la voix la plus favorable aux idées libérales de la révolution, comme nous l'avons constaté dans le troisième chapitre. Ce personnage devient à sa façon un guide, un intermédiaire qui dépeint un protestantisme libérateur qui cherche à valoriser l'expérience féminine dans la société et dans la religion pendant le mouvement des Lumières en France. La religion protestante et la possibilité du divorce sont, selon lui, porteuses des libertés révolutionnaires qui contribuent à une vie plus libre et plus représentative du bonheur possible pour l'individu.

Par ailleurs, le protestantisme permet à Delphine de jouer un rôle indépendant comme intermédiaire féminin pour Madame de Vernon et pour Léonce, et ce, sans besoin de l'appui du clergé. C'est l'héroïne qui devient leur accompagnatrice et c'est elle qui remplit les tâches réservées aux hommes de l'Église ; elle représente une paix et un secours dans lesquels les deux personnages peuvent trouver un refuge lors leur mort. Delphine prend soin de Léonce

non seulement parce qu'il est son amant, mais elle démontre une responsabilité pour son âme et elle s'occupe de ses besoins spirituels de façon sincère, comme le ferait un pasteur pour un fidèle.

En somme, Madame de Staël esquisse un rôle nouveau pour la femme par le biais du libre examen, de l'accès au divorce, et du rôle d'intermédiaire spirituelle. Elle laisse entrevoir la possibilité d'une nouvelle société qui pourrait inclure, avec plus de tolérance, la contribution et l'ambition féminines. La fin tragique des deux dénouements nous rappelle cependant que les contraintes sociales exercent une forte pression sur l'individu—homme ou femme—pour le voir se conformer des rôles et à des attentes préconçus, ce qui pose par ailleurs de sérieux obstacles à l'avancement de l'ambition féminine au XVIII^e siècle. Là encore, la religion personnelle de Delphine intervient : forte de progrès et d'émancipation, elle devient aussi, en temps d'oppression, une source de consolation intérieure.

Bibliographie des ouvrages cités

Textes

- Staël, Madame de. *Corinne ou l'Italie*. Éd. Simone Balayé. Paris : Éditions Gallimard, 1985.
- Staël, Madame de. *Delphine*. Éd. Simone Balayé et Lucia Omacini. Genève : Librairie Droz, 1987-1990.
- Staël, Madame de. *Delphine*. Éd. Béatrice Didier. Paris : Flammarion, GF, 2000, 2 tomes.
- Staël, Madame de. *Delphine*. Éd. Avriel H. Goldberger. Dekalb : Northern Illinois University Press, 1995.
- Staël, Madame de. *De l'Allemagne*. Éd. Simone Balayé. Paris : GF Flammarion, 1968, 2 tomes.
- Staël, Madame de. *De la littérature*. Éd. Gérard Gengembre et Jean Goldzink. Paris : GF Flammarion, 1991.
- Staël, Madame de. *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations. Œuvres Complètes*. T.3. Paris : Treuttel et Wurtz, 1820 : 1-298.
- Staël, Madame de. *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la révolution et des principes qui doivent fonder la république en France*. Dir. Lucia Omacini. Genève; Paris : Librairie Droz, 1979.
- Staël, Madame de. « Lettres sur les écrits et le caractère de J.J. Rousseau ». *Oeuvres complètes*. T.2. Paris : Treuttel et Wurtz, 1820 : 391-434.

Études

- Angenot, Marc. *1889. Un état du discours social*. Québec : Éditions du Préambule, 1989.
- Badinter, Elisabeth. *Émilie, Émilie. L'ambition féminine au XVIII^e siècle*. Paris : Flammarion, 1983.
- Balayé, Simone. *Madame de Staël. Écrire, Lutter, Vivre*. Genève : Librairie Droz S.A., 1994.
- Balayé, Simone. *Madame de Staël. Lumières et liberté*. Paris : Éditions Klincksieck, 1979.
- Balayé, Simone. « Staël and Liberty : An Overview ». *Germaine de Staël. Crossing Borders*. Dirs. Madelyn Gutwirth, Avriel Goldberger et Karyna Szmurlo. New Brunswick; New Jersey : Rutgers University Press, 1991: 13-21.
- Baubérot, Jean. « De la femme protestante ». *Histoire des femmes en occident*. Dir. Georges Duby et Michelle Perrot. T. 4. Paris : Plon, 1991: 199-213. 5 tomes.
- Bizeul, Yves. *L'identité protestante. Étude de la minorité protestante de France*. Paris : Méridiens Klincksieck, 1991.

- Bertrand, A.-N. « Positions et Tendances. La vie intérieure de l'âme protestante ». *Protestantisme français*. Dir. Marc Boegner. Paris : Librairie Plon, 1945 : 265-293.
- Boon, Sonja. « Performing the Woman of Sensibility : Suzanne Curchod Necker and the Hospice de Charité ». *Journal for Eighteenth-Century Studies*. Vol. 32 No.2, 2009:235-254.
- Boon, Sonja. *Staging the Improper Body: Suzanne Curchod Necker (1737-1794) and the stigmatization of the Self*. Thèse de doctorat. Simon Fraser University, printemps 2008.
- Bowman, Frank P. « Mme de Staël et l'apologétique romantique ». *Madame de Staël et l'Europe. Colloque de Coppet (18-24 juillet 1966) organisé pour la célébration du deuxième centenaire de la naissance de Madame de Staël (1766-1966)*. Paris : Édition Klincksieck, 1970 : 157-171.
- Bradley, James E. et Dale K. Van Kley (dirs.). *Religion and Politics in Enlightenment Europe*. Notre Dame : University of Notre Dame Press, 2001.
- Brouard-Arends, Isabelle. « De l'auteur à l'auteure, comment être femme de lettres au temps des Lumières? ». *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*. Dirs. Nicole Racine et Michel Trebitsch. Bruxelles : Éditions Complexe, 2004 : 73-84.
- Cameron, Euan. *The European Reformation*. Oxford: Clarendon Press, 1991.
- Constant, Benjamin. « Compte rendu de *Delphine* par Benjamin Constant. *Le Citoyen français*, 10 janvier 1803 ». Dans l'Annexe de *Delphine* par Madame de Staël. Éd. Béatrice Didier. Paris : Flammarion, GF, 2000, 2 tomes : 379-383.
- Cottret, Monique. « Déisme ». *Dictionnaire de l'Ancien Régime*. Dir. Lucien Bély. Paris : Presses Universitaires de France, 1996 : 395-396.
- Crété, Liliane. *Le protestantisme et les femmes. Aux origines de l'émancipation*. Genève : Labor et Fides, 1999.
- De Giorgio, Michela. « La bonne catholique ». *Histoire des femmes en occident. Le XIX^e siècle*. Dirs. Georges Duby et Michelle Perrot. Vol. 4. Paris : Plon, 1991 :169-197. 5 vols.
- Delon, Michel (dir.). *Dictionnaire européen des Lumières*. Paris : Presses Universitaires de France, 1997.
- Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (1789)*. Ministère de la Justice. République française. Le 1 juillet <<http://www.textes.justice.gouv.fr/index.php?rubrique=10086&ssrubrique=10087&article=10116>>.
- Didier, Béatrice. *Écrire la Révolution 1789-1799*. Paris : Presses Universitaires de France, 1989.
- Didier, Béatrice. *La littérature de la Révolution française*. Paris : Presses Universitaires de France, 1988.
- Dulong, Claude. « De la conversation à la création ». *Histoire des femmes en occident*. T. 3. Paris : Plon, 1991 : 403-425. 5 tomes.

- Fauchery, Pierre. *La destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle. 1713-1807. Essai de gynécomythie romanesque*. Paris: Librairie Armand Colin, 1972.
- Fraisse, Geneviève et Michelle Perrot (dirs.). *Histoire des femmes en occident. Le XIX^e siècle*. Dir. Georges Duby et Michelle Perrot. T. 4. Paris : Plon, 1991. 5 tomes.
- Édit de Versailles (le 7 novembre 1787). Édit du roi [Louis XVI] concernant ceux qui ne font pas profession de la religion catholique. Dit aussi Édit de Tolérance. Huguenots ou protestants. Histoire protestante*. Le 1 juillet
<<http://huguenotsweb.free.fr/histoire/edit1787.htm>>.
- Gibelin, Jean. « Notes sur la religion staëlienne ». *Revue de littérature comparée*. N° 28 (1954): 191-198.
- Goodden, Angelica. « *Delphine* » and « *Corinne* ». London: Grant & Cutler Ltd, 2000.
- Goodman, Dena. *The Republic of Letters. A Cultural History of the French Enlightenment*. Ithaca; London: Cornell University Press, 1994.
- Gouges, Olympe de. « *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne (1791)* ». *Écrits politiques*. Éd. Olivier Blanc. Paris: Côté-femmes editions, 1993: 204-211.
- Gray, Francine du Plessix. *Madame de Staël. The First Modern Woman*. New York: Atlas & Co., 2008.
- Grieco, Sara F. Matthews et Matthews Grieco. « Corps, apparence et sexualité ». *Histoire des femmes en occident*. T. 3. Paris : Plon, 1991 : 59-94. 5 tomes.
- Gutwirth, Madelyn. *Madame de Staël, Novelist. The Emergence of the Artist as Woman*. Chicago; London; Urbana: University of Illinois Press, 1978.
- Gutwirth, Madelyn. *The Twilight of the Goddesses. Women and Representation in the French Revolutionary Era*. New Brunswick; New Jersey: Rutgers University Press, 1992.
- Gwynne, G. E. *Madame de Staël et la Révolution française. Politique, philosophie, littérature*. Paris : Éditions A.-G. Nizet, 1969.
- Hesse, Carla. *The Other Enlightenment. How French Women Became Modern*. Princeton; Oxford: Princeton University Press, 2001.
- Hufton, Olwen. « Le travail et la famille ». *Histoire des femmes en occident*. Dir. Natalie Zemon Davis et Arlette Farge. T. 3. Paris : Plon, 1991 : 27-57. 5 tomes.
- Janton, Pierre. *Les protestants français*. Belgique : Éditions Brepols, 1995.
- Kingdom, Robert. « The Control of Morals in Calvin's Geneva ». *Church and Society in Reformation Europe*. London: Varoprum Reprints, 1985.
- Kohler, Pierre. *Madame de Staël et la Suisse. Étude biographique et littéraire avec de nombreux documents inédits*. Lausanne; Paris : Librairie Payot & C^{ie}, 1916.
- Lafrance, Geneviève. *Qui perd gagne. Imaginaire du don et Révolution française*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal : 2008.

- Lilti, Antoine. « La femmes du monde est-elle une intellectuelle? Les salons parisiens au XVIII^e siècle ». *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*. Dirs. Nicole Racine et Michel Trebitsch. Bruxelles : Éditions Complexe, 2004.
- Mortier, Roland. « Mme de Staël et l'héritage des 'Lumières' ». *Madame de Staël et l'Europe. Colloque de Coppet (18-24 juillet) organisé par la célébration du deuxième centenaire de la naissance de Madame de Staël (1766-1966)*. Paris : Éditions Klincksieck, 1970 : 129-144.
- Mours, Samuel et Daniel Robert. *Le protestantisme en France du XVIII^e siècle à nos jours. (1685-1970)*. Paris : Librairie protestante, 1972.
- Necker, Jacques. *De l'importance de la morale et des opinions religieuses*. Paris : L'hôtel de Thou, 1788.
- Necker, Suzanne. *Réflexions sur le divorce*. Paris : Librairie des bibliophiles, 1974.
- Necker de Saussure, Albertine. *Notice sur le caractère et les écrits de Madame de Staël*. Londres : Treuttel et Würtz, 1820.
- Le nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Dirs. Josete Rey-Debove et Alain Rey. Paris : Dictionnaires le Robert, 2006.
- Perrochon, Henri. « Les Sources suisses de la religion de Mme. de Staël ». *Madame de Staël et l'Europe. Colloque de Coppet (18-24 juillet) organisé par la célébration du deuxième centenaire de la naissance de Madame de Staël (1766-1966)*. Paris : Éditions Klincksieck, 1970 : 145-156.
- Posgate, Helen, B. *Madame de Staël*. New York: Twayne Publishers, Inc., 1968.
- Poujol, Geneviève. *Un féminisme sous tutelle. Les protestantes françaises. 1810-1960*. Paris : Les Éditions de Paris, 2003.
- Racine, Nicole et Michel Trebitsch (dirs.). *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*. Bruxelles : Éditions Complexe, 2004.
- Roussel, Bernard. « Calvinisme ». *Dictionnaire de l'Ancien Régime*. Dir. Lucien Bély. Paris : Presses Universitaires de France, 1996 : 198-199.
- Sledziewski, Élisabeth G. « Révolution française. Le tournant » *Histoire des femmes en occident. Le XIX^e siècle*. Dirs. Georges Duby et Michelle Perrot. T. 4. Paris : Plon, 1991 : 43-56. 5 tomes.
- Solovieff, Georges. « Mme de Staël Épistolaire ». *Madame de Staël et l'Europe. Colloque de Coppet (18-24 juillet) organisé par la célébration du deuxième centenaire de la naissance de Madame de Staël (1766-1966)*. Paris : Éditions Klincksieck, 1970 : 305-314.
- Sourian, Eve. « Delphine and the Principles of 1789 ». *Germaine de Staël. Crossing the Borders*. Dirs. Madelyn Gutwirth, Avriel Golderger et Karyna Szmurlo. New Brunswick; New Jersey: Rutgers University Press, 1991.

- Vallois, Marie-Claire. *Fictions féminines. Mme de Staël et les voix de la Sibylle*. Saratoga, Calif. : Anna Libri, 1987.
- Verdier, Gabrielle. « Olympe de Gouges et le divorce sur la scène révolutionnaire : adieu au mariage d'Ancien Régime? ». *Réflexions sur le divorce* ». *Le mariage sous l'Ancien Régime. Dalhousie French Studies*. Vol. 56, Automne 2001 : 154-164.
- Wollstonecraft, Mary. *A Vindication of the Rights of Woman*. London: Penguin Books, 2004.
- Whatley, Janet. « Dissoluble Marriage, Paradise Lost : Suzanne Necker's *Réflexions sur le divorce* ». *Le mariage sous l'Ancien Régime. Dalhousie French Studies*. Vol. 56, Automne 2001 : 144-153.